

L'AVÈNEMENT DU FILS DE L'HOMME

R. P. Marie-Joseph Lagrange des Frères Prêcheurs

In *Revue biblique internationale*, 1906, vol 15, p. 382-411 et 561-574

Nous abordons ici, à titre d'essai, l'explication des textes évangéliques relatifs à la date de l'avènement du Fils de l'homme ou du royaume de Dieu. Il serait superflu d'insister sur l'importance de ces textes difficiles. Un mot seulement sur la méthode suivie. Certains critiques ont coutume, dans la question de la parousie, de poser le dilemme : ou Jésus a annoncé son avènement glorieux pour le temps de sa génération, et il s'est trompé, ou bien les disciples ont cru qu'il l'avait annoncé, et ils se sont trompés. Ou encore ils se sont tous trompés, Jésus et ses disciples. Ce dernier point de vue paraît bien être celui que M. Loisy maintient jusqu'à ce jour : « Tous ceux qui ont cru en Jésus croyaient aussi à la parousie prochaine et à la fin imminente du monde. Ce qui nous a été conservé de souvenirs authentiques sur l'enseignement et les actes du Sauveur n'a de sens que dans cette perspective¹. »

Il est donc nécessaire d'examiner séparément l'opinion des évangélistes, et ce que leur texte nous permet de conclure sur la pensée de Jésus. D'après certaines personnes, l'hypothèse ne doit même pas être soulevée par un doute méthodique. Nous croyons, nous aussi, que les évangélistes ont fidèlement rendu la pensée de Jésus, mais on sait que les trois synoptiques ne lui ont souvent donné ni la même expression, ni le même cadre. De là des modifications qu'on ne peut se dispenser d'étudier. C'est l'œuvre de la critique moderne et nous estimons que, précisément sur ce point, cette critique peut être employée utilement pour résoudre une difficulté très sérieuse, qui a préoccupé, qui préoccupe en ce moment beaucoup d'esprits.

Nous commençons par le grand discours sur la ruine du Temple, d'après saint Marc, saint Matthieu et saint Luc, en cherchant d'abord la pensée de chaque auteur, puis celle de Jésus. Les autres textes viendront après, sans introduction d'aucune sorte. Le commentaire est très bref et ne s'attache qu'au seul point indiqué ; d'où l'omission de certains développements, par exemple sur la science du Christ, qui n'appartiennent pas à l'exégèse de la

¹ *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, 1906, p. 82.

parousie. Il faut même ajouter que les textes qui suivent n'abordent qu'un côté de la question si complexe du royaume de Dieu, et qu'ils ne peuvent être bien compris que par la convergence de beaucoup d'autres, plus clairs sur la nature même du royaume ou du règne de Dieu. Il suffira, en attendant de les étudier à leur tour, de distinguer le royaume de Dieu dans le ciel (eschatologie cosmique) et le règne de Dieu inauguré sur la terre par l'Évangile (eschatologie historique).

Le texte traduit est celui de Nestle.

I. Le grand discours eschatologique

SAINT MARC, 13. ¹ Or, comme il sortait du Temple, un de ses disciples lui dit : Maître, regarde quelles pierres et quelles constructions ! ² Et Jésus lui dit : Tu vois ces grandes constructions ? Il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée.

La prédiction est claire et formelle ; c'est l'annonce de la ruine du Temple. Rien ne pouvait surexciter au même degré la curiosité et l'inquiétude des disciples. Le royaume de Dieu ne serait donc pas le triomphe d'Israël ? Le Messie n'avait donc pas vocation pour sauver Jérusalem, ou du moins le Temple, au moment où l'on croirait tout perdu ?

³ Et comme il était assis sur le mont des Oliviers, en face du Temple, Pierre l'interrogea en particulier, avec Jacques et Jean et André : ⁴ Dis-nous quand cela arrivera, et quel sera la signe quand tout cela devra être consommé ?

Le mystère s'explique par la gravité du sujet. Rien de plus compromettant que de parler en public de la ruine du Temple. Pierre et son frère André, avec les deux fils de Zébédée, s'arrangent pour poser la redoutable question. Ils n'osent mettre en doute la parole du maître ; mais quand se réalisera-t-elle, et comment pourra-t-on prévoir cet événement auquel un bon Israélite ne pouvait songer sans frémir ? Le thème, en lui-même, ne comporte aucune allusion à l'avènement de Jésus. Les Apôtres, ayant Jésus avec eux, n'avaient guère à se préoccuper de sa venue. Il eût fallu dire son retour. Trop d'idées intermédiaires s'opposaient dans leur esprit à cette préoccupation : sa mort, d'abord, qui devait rompre leurs projets. Les évangélistes nous font connaître assez clairement qu'ils n'avaient pas d'espérances fermes ni d'idées nettes pour le temps qui la suivrait.

⁵ Jésus commença donc à leur dire : Prenez garde que personne ne vous induise en erreur. ⁶ Plusieurs viendront sous mon nom, disant : C'est moi ! Et ils induiront en erreur beaucoup de monde. ⁷ Même lorsque vous entendrez parler de guerre et de bruits de guerre, ne vous troublez pas. Il faut que cela vienne, mais ce n'est pas encore la fin. ⁸ Car une

nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume. Il y aura des tremblements de terre en divers lieux, il y aura des famines ; c'est le commencement des douleurs.

Le thème étant la ruine du Temple, il fallait prémunir les disciples contre le danger de s'attacher aux imposteurs qui viendraient prédire la délivrance miraculeuse de la sainte Cité. Si on traduisait littéralement ἐπὶ τῷ ὀνόματί μου² (verset 6), on aurait quelqu'un qui se présente de la part du Christ, comme son envoyé ; il ne pourrait donc pas dire : Je suis le Christ. Pour éviter cette contradiction, il faut reconnaître que la phrase fait allusion à des imposteurs qui usurperont le rôle du Christ. Ils se donneront comme sauveurs, et plus ou moins comme Messies. On affirme que personne ne s'est présenté pour jouer ce rôle jusqu'à Bar Cokeba, sous Hadrien. Mais le contraire est beaucoup plus vraisemblable. Plusieurs des charlatans dont parle Josèphe ne peuvent être qualifiés autrement. Theudas, qui se disait prophète et promettait de faire passer miraculeusement le Jourdain à ses partisans, se donnait donc comme un nouveau Josué (*Ant.* XX, v, 1). Les imposteurs (γόητες) qui promettaient au peuple des prodiges attestant l'intervention de Dieu ne pouvaient réussir auprès des foules que si on les prenait pour le Messie ou pour les précurseurs du Messie (*Ant.* XX, VIII, 6). Les sicaires partageaient plus ou moins cette espérance (*Bell.* II, XIII, 5 : cf. *Ant.* XX, VIII, 10). Josèphe ne nous dit pas qu'ils ont pris le titre de Messie ; mais qu'auraient compris les Romains à ce terme, et importait-il de le rendre ridicule ? L'avertissement de Jésus était donc fort opportun.

La guerre (verset 7) était le prélude nécessaire de la destruction. Quant au verset 8, il reprend la même idée, en la revêtant de formes du style prophétique (Is XIX, 2 ; II Ch. XV, 6). C'est l'idée ancienne qui mêle les bouleversements de la nature aux maux de la guerre. La touche est extrêmement sobre, comparée aux descriptions apocalyptiques sur les derniers temps.

⁹Prenez garde à vous-mêmes ! Car on vous livrera aux sanhédrins, et vous serez battus de verges dans les synagogues, et vous comparâtes devant des gouverneurs et des rois, à cause de moi, pour être témoins en leur présence. ¹⁰Et il faut que cet évangile soit d'abord prêché à toutes les nations. ¹¹Et lorsqu'on vous conduira pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites à ce moment-là ce qui vous sera donné ; car ce n'est plus vous [alors] qui parlez, mais l'Esprit Saint. ¹²Et un frère livrera son frère à la mort, et un père son fils, et les enfants se lèveront contre leurs parents et les mettront à mort ; ¹³et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

² [en mon nom]

Dans la rédaction actuelle, ce morceau s'oppose au précédent. Tous deux commencent par le même verbe βλέπετε³. La première instruction était négative ; les disciples ne devaient pas donner dans les fausses espérances des faux messies. Ils doivent bien au contraire faire leur œuvre propre, en dépit des persécutions. Il n'y a donc pas trop de heurt dans le contexte.

Il faut cependant reconnaître que ces instructions ne touchent pas à la question principale posée. Il y a plus ; le passage entier est placé par saint Matthieu dans un autre contexte (Mt 10, 17-22) beaucoup plus naturel, puisqu'il s'agissait d'envoyer les disciples en mission. Le ton ne laisse pas d'être apocalyptique par le tableau du désordre pénétrant jusque dans les familles. Il se trouve dans Michée (7, 6), mais il remonte bien plus haut, puisqu'on le rencontre dans un texte babylonien relatif au déluge. Ici le salut ne consiste pas à échapper à une catastrophe générale. L'eschatologie est transcendante. Ce qu'on vise, c'est la fidélité de l'évangile. Celui qui persévéra jusqu'à la fin dans la foi, malgré les persécutions, même de ses proches, sauvera son âme, dans le sens de la prédication de Jésus sur le prix de l'âme.

On voit que nous sommes bien éloignés de la ruine de Jérusalem. Seul le verset 10 : « Il faut que l'évangile soit d'abord prêché à toutes les nations », rentre dans le sujet, quoique beaucoup moins clairement que dans Matthieu. Comme Marc joindra plus loin un nouveau thème à celui de la ruine du Temple, il est difficile de dire si dans sa pensée cette prédication au monde entier précède cette ruine ou l'autre événement. De pareilles obscurités sont inévitables lorsque des morceaux qui existaient d'abord séparément sont groupés et cependant reproduits à peu près tels quels. D'après l'analogie de Matthieu, cette péricope sur l'apostolat se terminait par la parousie ; c'est à elle que faisait allusion le « d'abord » du verset 10.

¹⁴ Mais lorsque vous verrez l'abomination de la désolation établie là où elle ne doit pas être – que celui qui lit comprenne ! – Alors que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes, ¹⁵ que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas et n'entre pas pour prendre quelque chose dans sa maison, ¹⁶ et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau ! ¹⁷ Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaitent dans ce temps-là ! ¹⁸ Priez que cela n'arrive point en hiver !

Luc 14 fait suite au verset 8. Ce n'est plus le début des douleurs, mais la crise elle-même qui se précipite. Tandis que dans la péricope (9-13) étrangère au discours primitif les disciples étaient censés répandus dans le monde entier, ici les auditeurs sont dans la situation où on les mettait en garde contre les faux Messies. Il n'y a aucun salut à espérer, et, quand le signe décisif aura paru, il n'y a plus un moment à perdre avant de fuir.

³ [voir].

Le théâtre des événements est parfaitement déterminé par l'allusion à Daniel (9, 27). L'abomination de la désolation y était située dans le Temple. Saint Marc a soin de nous insinuer qu'il s'agit d'un terme symbolique et mystérieux, en éveillant l'attention de son lecteur. D'après la suite, on dirait que tout est consommé pour Jérusalem. C'est seulement en Judée qu'on peut encore chercher son salut dans la fuite. En désignant les montagnes comme lieu de refuge, l'évangéliste entend l'est du Jourdain ou peut-être le pays d'Hébron, plus élevé que Jérusalem, et moins exposé à l'invasion hostile qui vient du nord⁴. On sait que les Romains se répandirent dans le pays après la chute de Jérusalem et vinrent même forcer la citadelle de Masada.

Il faut fuir, et au plus vite. On saute de la terrasse sans descendre l'escalier pour venir prendre quelque chose dans la maison⁵, on fuit dans le costume léger du travail sans venir chercher son manteau, si nécessaire pour le voyage. Si ces événements se produisaient pendant l'hiver, combien cette fuite précipitée serait plus dure !

¹⁹ Car ces jours seront une détresse, comme on n'en a pas vu depuis le commencement de la création que Dieu a créée, jusqu'à maintenant et comme il n'y en aura pas.

²⁰ Et si [le] Seigneur n'avait abrégé ces jours, aucune chair n'aurait été sauvée ; mais il a abrégé ces jours à cause des élus qu'il a choisis.

Le changement de thème est assez évident. Le morceau précédent n'était pas sans mystère, mais enfin il s'agissait d'un pays déterminé, la Judée, et on pouvait échapper au fléau par la fuite. Maintenant la détresse menace toute chair ; les élus ne peuvent fuir et ne sont sauvés que parce que Dieu abrège l'épreuve. D'un désastre local on passe à la grande calamité qui marque la fin du monde. C'est exactement la même alternance que dans Daniel (12, 1), auquel les termes du début sont empruntés.

Si on lisait ce texte comme un texte historique, ces jours seraient les jours qui précèdent, mais si on reconnaît l'opposition strophique du discours, ce ne sont que des jours indéterminés, comme le : « en ce temps-là » de Daniel, et la répétition « les jours » les désigne comme des jours constituant une

⁴ Dans Joël (2, 20) : « celui qui vient du nord » désigne l'ennemi d'Israël, fût-il figuré par des sauterelles.

⁵ Tel auteur pense même qu'il ne faut pas fuir et attendre la parousie où on est, puisque celui qui est sur le toit ne peut pas fuir sans descendre. Mais le texte unit les deux verbes par une tournure sémitique ; il ne faut pas descendre pour entrer, ce qui s'explique très bien quand l'escalier qui conduit à la terrasse est extérieur à la maison, comme c'est encore si souvent le cas. Le trait convient donc ici, quoique saint Luc l'ait introduit, modifié dans la scène de la parousie (Lc 17, 31).

quantité spéciale, quelque chose comme le jour de Iahvé des anciens prophètes. Ce sont des jours-détresse.

« Toute chair », d'après certains passages de l'A. T. (Joël 3, 1 ; Jr 12, 12), pourrait à la rigueur signifier seulement Israël, mais comme ce sens répugnerait au contexte, il faut l'entendre comme dans l'immense majorité des cas, surtout lorsqu'il s'agit de calamités générales, par exemple à propos du déluge. Le fléau était de nature à faire disparaître la race humaine. Dieu a cependant résolu d'épargner quelques personnes et pour cela il a abrégé ces jours. Il les a abrégés dans son décret, puisque les événements sont encore à venir, et c'est aussi dans son décret qu'il a choisi ces élus. Les élus ont quelquefois signifié Israël dans une situation semblable (Si 46, 46 ; 47, 22) ; si le verset 20 était isolé, on pourrait lui donner ce sens, qu'il avait peut-être dans le morceau d'où Marc l'a pris ; mais, dans le contexte actuel, il est difficile de distinguer ces élus de ceux du verset 22. Toutefois « être sauvé » ne se dit pas ici du salut de l'âme, comme au verset 13 qui n'appartient pas au même ordre d'idées ; il signifie avoir la vie sauve (cf. Mc 5, 23. 28). Ce n'est pas encore la foi des élus qui est menacée par les malheurs ; c'est leur vie. Il y aura, comme au temps d'Isaïe, un petit reste, destiné à faire éclater la puissance de Dieu qui a épargné ceux qu'il a voulu. « Seigneur tout court (Κύριος = Iahvé) est limité dans le N. T. aux citations et phrases de l'A. T. et à quelques passages où un original hébreu ou araméen est directement en vue, ex. Lc 1, 5 ; 2, 52 où il se rencontre huit fois. » (*Swete.*)

Pris en lui-même, ce petit passage a toute la couleur d'une apocalypse juive, dont les termes pouvaient d'ailleurs s'adapter au contexte de Marc.

²¹ Et alors si quelqu'un vous dit : « Voici que le Christ est ici, ou là, ne le croyez pas.

²² Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes et ils feront des signes et des prodiges pour égayer, s'il était possible, les élus. ²³ Pour vous, prenez garde ; je vous ai tout annoncé d'avance.

Dans son contexte actuel, ce passage forme comme une gradation par rapport à ce qui précède. Les élus ne seront pas seulement menacés dans leur existence, ils seront encore exposés aux séductions des faux prophètes, armés, sans doute par les puissances du mal, du pouvoir de faire des prodiges. Mais cet endroit est clairement lié à la parousie dans Matthieu (24, 23-28) et dans Luc, et Luc l'a placé dans une autre circonstance, sa vraie place, un discours sur l'avènement (Lc 17, 22-24). Ici il ne s'agit plus de faux Messies juifs, mais du Christ en personne, dont les auditeurs ou les lecteurs sont censés souhaiter la présence, et de pseudo-christs. Le mot de pseudo-christs suppose le nom de Christ très courant, et le terme même de Christ est assez étrange dans la bouche de Jésus. Tout concorde à faire supposer que ce passage a été mis là par Marc parce qu'il avait résolu de

bloquer le discours sur la ruine du Temple et une allusion au délai de la parousie : la répétition des « élus » lui donne l'apparence d'un contexte étroit ; cependant les élus sont pris dans le second cas, comme le Christ lui-même, au sens chrétien, ceux dont la foi ne saurait défaillir parce qu'elle est garantie par le choix que Dieu a fait d'eux.

²⁴ Mais, dans ces jours-là, après cette détresse, le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus sa lumière, ²⁵ et les astres tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. ²⁶ Et alors on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées, en grande puissance et gloire. ²⁷ Et alors il enverra les anges, et il rassemblera les élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel.

Il ne faudrait pas considérer le verset 24 comme énonçant les signes précurseurs de la fin du monde ; c'est plutôt la fin elle-même. « Mais » (ἀλλά) marque une opposition très tranchée avec ce qui précède, accentuée par « après cette détresse ». On se place moins au point de vue des phénomènes cosmiques naturels qu'à celui du salut. Au moment où tout paraissait perdu, c'est l'intervention divine, c'est le ciel qui s'ébranle, c'est le Fils de l'homme qui vient. Les élus sont sauvés ! Il ne s'agit donc point de prodromes marqués par les transformations des astres, mais de fortes images pour marquer que Dieu entre en scène. Ce ne sont point des événements qui se suivent, c'est un coup de théâtre soudain et imprévu. Les images importent peu ; celles-ci sont empruntées à Is 13, 10 et à Is 34, 4 ; c'est un scénario expressif qui pourrait être remplacé par un autre. Le Fils de l'homme qui vient sur les nuées est emprunté à Daniel (7, 13). Le rassemblement de ceux qui ont été épargnés est exprimé dans le Deutéronome (30, 4) et Zacharie (2, 6 ; hébr. 2, 10). On sait que le rassemblement de la diaspora était la grande espérance d'Israël, qu'un texte juif eût pu qualifier « ses élus ». Si ce morceau, joint aux versets 19 et 20, se lisait séparément, il serait regardé comme un fragment d'apocalypse juive, et, comme il se compose presque complètement de citations, il ne répugne pas plus d'admettre ici une citation un peu longue qu'un conglomérat de citations. Il faut surtout noter que le discours ne s'adresse pas aux apôtres. « Ils verront » sont les élus épargnés ou tous les survivants en général. Les élus seront rassemblés des quatre vents, expression claire pour désigner les quatre points cardinaux. Mais que signifie ensuite : « depuis l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel » ? Ce ne peut être l'horizon, puisque partout à l'horizon la terre et le ciel sont censés se joindre ; aucun point de l'horizon n'est l'extrémité de la terre par rapport à un autre qui serait l'extrémité du ciel. Wellhausen (p. 112) propose pour l'extrémité de la terre la Judée, l'extrémité du ciel représentant l'horizon (centre et périphérie) ; c'est ingénieux, mais forcé, car ἄκρον ne peut vraiment pas signifier le centre. Il reste que le second terme n'est pas dans saint Marc (à la différence de saint Matthieu) l'explication du premier. "Ἄκρον" peut très bien signifier un point élevé de la terre censé dirigé vers le ciel. Les élus seront enlevés de

la terre au ciel, comme dans l'*Assumption Mosis* (10, 8 ; cf. 1 Th 4, 17). Ce ne serait qu'une ressemblance de plus entre cette apocalypse et le passage de Marc. On peut rappeler : « *veniet in eos ultio et ira, quae talis non fuit in illis a saeculo usque ad illum (sic) tempus* (8, 1) : *sol non dabit lumen et in tenebris convertent se cornua lunae et confringentur et tota convertit se in sanguine et orbis stellarum conturbabitur* (10, 5) ; ... *quia exurgit summus Deus aeternus solus et palam veniet, ut vindicet gentes, ... tunc felix eris tu, Israhel, ... et altabit te deus et faciet haerere caelo stellarum* » (10, 7. 8. 9).

²⁸ Instruisez-vous par la comparaison du figuier. Lorsque déjà ses branches sont devenues tendres, et que les feuilles ont poussé, vous reconnaissez que l'été est proche.

²⁹ De même, vous aussi, quand vous verrez arriver cela, sachez que c'est proche, à la porte.

³⁰ Je vous le dis en vérité que cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé.

³¹ Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Il n'est nullement question ici d'un figuier célèbre à Jérusalem auquel on attachait une importance apocalyptique, comme si ce figuier desséché devait reverdir à l'approche de la parousie⁶. Le figuier sert de comparaison parce que l'olivier ne perd pas ses feuilles et que la vigne ne les revêt qu'un peu plus tard. Quand les figuiers bourgeonnent, en Judée au commencement d'avril, on sent l'été. Wellhausen traduit *θέρος* par moisson, comme image de la parousie. Ce n'est pas possible, parce que Marc, comme Matthieu, dit *θερισμός* pour « moisson ». Il s'agit donc de l'été. Mais alors il faut reconnaître que l'été ne vient pas à jour fixe, comme un événement bien caractérisé. En voyant les feuilles du figuier, on dit : nous sommes en été, ou nous allons être en été. On sait en effet que la Judée ne connaît guère que deux saisons, la saison des pluies et l'été. L'été pourrait signifier un temps de bien-être, mais rien n'indique que la parabole doive être prise dans un sens allégorique. Les feuilles sont un signe certain de l'été qui suivra infailliblement, c'est tout ce qu'exprime la comparaison. De même lorsque les disciples verront arriver les faits prédits, ils sauront que rien ne pourra empêcher le cours des événements jusqu'à la catastrophe. *Γινόμενα* n'est pas synonyme de . Le sujet *ἔστιν* est l'été ou ce qui représente l'été dans la partie obscure de la parabole. Mettre à sa place le Fils de l'homme, c'est, à tout le moins, préciser ce que Marc n'a pas voulu préciser, c'est même contredire sa pensée. L'été ne peut en aucun cas représenter le Fils de l'homme, mais tout au plus le temps de la délivrance. L'été n'est point un moment indivisible, c'est une saison qui commence par de petits effets qu'elle conduit jusqu'au terme. Les Apôtres ont été prémunis contre le danger de croire que Dieu sauverait miraculeusement Jérusalem. Les faits doivent suivre leur cours. Les premiers indices de la ruine leur ouvriront les yeux : avant que cette génération ne passe, tout sera accompli.

⁶ Contre Ed. Schwartz, *Zeitschrift für Neutest. Wissenschaft*, 1904, p. 80-84 et Wellhausen, sur s. Matthieu, p. 126.

Cette génération ne peut être la race juive. Le mot doit être pris dans son sens ordinaire qui marque les contemporains de Jésus.

« Tout cela » ταῦτα πάντα devrait comprendre la partie apocalyptique, et même la venue du Fils de l'homme, dans le contexte de Marc, s'il n'avait manifesté clairement l'intention de répartir ses idées en stances opposées. Si la parousie avait été annoncée aussi certainement pour la génération présente, il n'y avait pas lieu de se préoccuper de ses délais possibles, à quoi cependant est consacrée la péricope suivante.

D'ailleurs, si l'on reconnaît que le discours de Jésus ne comprenait pas la péricope apocalyptique, il est clair que ταῦτα πάντα ne s'appliquait qu'au thème du discours sur la ruine du temple. Marc a pu reproduire sa source sans se préoccuper de la confusion que pouvait créer le rapprochement d'un élément nouveau, confusion suffisamment évitée d'ailleurs par l'opposition qui va suivre.

³² Mais quant à ce jour ou à [ce] moment, personne ne sait, pas même les anges dans le ciel, ni le Fils, mais seulement le Père. ³³ Prenez garde, veillez ; vous ne savez pas quand ce sera le temps. ³⁴ C'est comme un homme qui a quitté sa maison pour aller à l'étranger et qui a donné des pouvoirs à ses serviteurs, à chacun son ouvrage, et au portier il a commandé de veiller. ³⁵ Veillez donc ; car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, ou tard, ou dans la nuit, ou au chant du coq, ou au matin : ³⁶ de peur que, venant soudain, il ne vous trouve endormis. ³⁷ Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez !

Noter pour la traduction que lorsque Marc ne détermine pas le mot heure (ὥρα) par un chiffre, il ne signifie pas l'heure au sens strict où nous l'entendons comme une mesure de temps d'une durée déterminée, mais un moment vague de la durée. Ici ce serait une précision exagérée que d'entendre par jour le quantième du mois ou de l'année, et telle heure de ce jour. Il s'agit d'un jour ou d'un moment, d'un jour qui peut être qualifié un moment. L'article devant ὥρα a le sens démonstratif, sans qu'il soit nécessaire de répéter ἐκείνης, comme les « jours » (verset 20) après « ces jours » (verset 19).

La péricope précédente traitait d'événements enchaînés dont le premier pouvait et devait faire prévoir le dernier. Il s'agit maintenant au contraire d'un jour ou d'un moment que personne ne peut prévoir et qui n'a pas sa raison d'être dans les causes naturelles. Puisque le Père seul le connaît, c'est qu'il est le seul à le fixer. Il faut, sur ce point, se résigner à l'ignorance et être toujours prêt pour n'être pas surpris. Pour que l'opposition soit plus accentuée, Jésus oppose parabole à parabole. Tandis que le figuier en bourgeons annonce certainement l'été, les serviteurs laissés par leur maître dans l'incertitude de l'heure de son retour n'ont qu'une chose à faire :

veiller. La parabole tourne à l'allégorie, car c'est dans l'explication même que Jésus dit à ses auditeurs : vous ne savez pas si le maître de la maison reviendra tard, ou à minuit, ou au chant du coq, ou au matin. Comme il est tout à fait contre l'usage de rentrer chez soi en pleine nuit, les étapes étant d'ordinaire mesurées à la journée, cela suppose un retard notable. Mais il est possible ! Le retour au matin aussi, dans l'hypothèse d'un voyage de nuit. La pensée est ici transparente, la parousie aura peut-être lieu beaucoup plus tard qu'on ne pense. Et s'il y avait quelque doute sur la préoccupation de l'évangéliste, il suffirait de noter les derniers mots : ce que je vous dis à vous, je le dis à tous. Tous, ce sont ceux qui suivront les disciples et qui devront recevoir cet avertissement de leurs lèvres. Quelques critiques supposent que Jésus étend ici aux autres disciples ce qu'il dit en particulier à quatre d'entre eux. Mais le reste de l'instruction ne leur était pas moins utile. L'évangéliste, préoccupé du retard de la parousie, étend à toutes les générations ce qui était dit à la première. À mesure que le temps avançait, on pouvait se croire dispenser de veiller. Wellhausen a très bien dit : « L'attente est maintenue, et devient un principe de vie morale, car elle sert de motif à la fidélité dans le service, sans distraction ni détente, chacun accomplissant le devoir qui lui est imposé⁷. »

De nombreux critiques expliquent autrement cette péricope, et surtout le premier verset. On suppose que Jésus a affirmé que tous les événements marqués précédemment se passeraient avant que la génération présente ait disparu, y compris la parousie et la fin du monde, mais que, quoique connaissant l'époque d'une façon générale, il ne savait ni le jour, ni l'heure. Cette explication est grammaticalement contraire au texte. Si Marc avait voulu dire cela, il n'aurait pas écrit « ce jour » mais « le jour ». De plus elle aboutit à une impossibilité. Les mêmes événements ne peuvent être en vue dans l'horizon du verset 30 et dans l'horizon du verset 32 pour cette raison très simple que tous ces événements ne peuvent être censés se passer en un jour. Le jour, au sens propre, ne peut s'entendre que du commencement ou du terme. Personne ne songe au commencement : il s'agit du terme, de l'acte soudain et indivisible qu'est l'intervention de Dieu. Jésus déclare ne pas savoir quand elle se produira : elle n'est pas comprise dans les événements qui arrivent ; ce n'est plus un des chaînons de l'histoire, c'est son terme. En faisant allusion à ce jour ou à ce moment, Jésus remonte par-dessus le contexte de la parabole du figuier, à l'acte de l'intervention divine. Il y remonte pour opposer ce moment inconnu au reste qui s'accomplira infailliblement avant que cette génération disparaisse. La pensée de l'évangéliste n'est pas douteuse. Il a isolé au verset 24 la période de détresse de l'apparition du salut par un « après » indéterminé. Cela constitue ce dernier acte comme une quantité distincte à laquelle on revient par dé au

⁷ Sur Marc, p. 114.

verset 32. Cela peut bien s'appeler un jour ou un moment, parce que c'est le jour de Iahvé, soudain et inévitable. Si l'on interprète « ce jour » d'après la terminologie du temps, il signifie purement et simplement le grand jour, le jour du jugement, comme le prouvent incontestablement les passages semblables (2 Th 1, 18 : ἡ ἡμέρα ἐκεῖνη et 2 Tm 1, 12. 18 ; 4, 8 : ἐκεῖνη ἡ ἡμέρα). C'est ce moment que Jésus dit ignorer, et la pensée de l'évangéliste, dans la seconde parabole, est que ce moment est aussi susceptible de retard que l'enchaînement des premiers événements est infaillible.

La seule difficulté sur la pensée de Marc est de savoir s'il appliquait les versets 19-23 à la ruine du Temple ou s'il les considérait comme le prélude du dernier jour. L'obscurité vient ici de ce que sa source les ordonnait probablement à la fin du monde, comme des signes qui pouvaient la faire prévoir, tandis que lui, maintenant fermement l'inattendu de la crise suprême, était peut-être tenté de les entendre de la période qui devait suivre la ruine de Jérusalem.

Le discours de Marc, en apparence enchevêtré, nous apparaît comme fort clair, aussitôt qu'on le lit comme on lit les prophètes, depuis surtout qu'on a reconnu que chez eux la pensée suit une sorte de rythme. Une stance s'oppose à une stance, puis une troisième stance reprend la pensée de la première, tandis que la quatrième se rattache à la seconde. Le parallélisme est même rarement aussi parfait que dans ce discours. La meilleure explication qu'on en puisse donner est de le placer sur deux colonnes.

DISCOURS SUR LA RUINE DU
TEMPLE

DISCOURS SUR L'AVÈNEMENT DU
FILS DE L'HOMME

Les temps de détresse

1. 6 ss. Prenez garde que personne ne vous induise en erreur. Plusieurs viendront sous mon nom, disant : C'est moi ! et ils induiront en erreur beaucoup de monde. Même lorsque vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, ne vous troublez pas. Il faut que cela vienne, mais ce n'est pas encore la fin. Car une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume. Il y aura des tremblements de terre en divers lieux, il y aura des famines ; c'est le commencement des douleurs.

1. 19 ss. Car ces jours seront une détresse, comme on n'en a pas vu depuis le commencement de la création que Dieu a créée, jusqu'à maintenant, et comme il n'y en aura pas. Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, aucune chair n'aurait été sauvée ; mais il a abrégé ces jours à cause des élus qu'il a choisis.

Comment devront se conduire les fidèles

9 ss. Prenez garde à vous-mêmes ! car on vous livrera aux sanhédrins, et vous serez battus de verges dans les synagogues, et vous comparâtes devant des gouverneurs et des rois, à cause de moi, pour être témoins en leur présence. Et il faut que cet évangile soit d'abord prêché à toutes les nations. Et lorsqu'on vous conduira pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites à ce moment-là ce qui vous sera donné : car ce n'est plus vous alors qui parlez, mais l'Esprit Saint. Et un frère livrera son frère à la mort, et un père son fils, et les enfants se lèveront contre leurs parents et les mettront à mort ; et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé.

21 ss. Et alors si quelqu'un vous dit : Voici que le Christ est ici, ou là, ne le croyez pas. Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes et ils feront des signes et des prodiges pour égarer, s'il était possible, les élus. Pour vous, prenez garde ; je vous ai tout annoncé d'avance.

La catastrophe

14 ss. Mais lorsque vous verrez l'abomination de la désolation établie là où elle ne doit pas être – que celui qui lit comprenne ! – Alors que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas et n'entre pas pour prendre quelque chose dans sa maison, et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau ! Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaitent dans ce temps-là ! Priez que cela n'arrive point en hiver !

24 ss. Mais dans ces jours-là, après cette détresse, le soleil sera obscurci et la lune ne donnera plus sa lumière, et les astres tomberont du ciel, et les vertus des cieus seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées, en grande puissance et gloire. Et alors il enverra les anges, et il rassemblera les élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel.

Les Paraboles

3. 28 ss. Instruisez-vous par la comparaison du figuier. Lorsque déjà ses branches sont devenues tendres, et que les feuilles ont poussé, vous reconnaissez que l'été est proche. De même, vous aussi, quand vous verrez arriver cela, sachez que c'est proche, à la porte. Je vous le dis en vérité que cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé. Le ciel et la terre

4. 32 ss. Or quant à ce jour ou à [cette] heure, personne ne sait, pas même les anges dans le ciel, ni le Fils, mais seulement le Père. Prenez garde, veillez, vous ne savez pas quand ce sera le temps. C'est comme un homme qui a quitté sa maison pour aller à l'étranger et qui a donné des pouvoirs à ses serviteurs, à chacun son ouvrage, et au portier il a commandé de veiller. Veillez

passeront, mais mes paroles ne passeront point. donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, ou tard, ou dans la nuit, ou au chant du coq, ou au matin : de peur que, venant soudain, il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : veillez !

Le procédé de saint Marc étant reconnu, nous pouvons, dans l'explication encore plus rapide de saint Matthieu, supposer le problème littéraire résolu. Nous sommes d'autant plus autorisé à distinguer chez lui deux thèmes qu'il a senti que le discours avait deux sujets, et qu'il les a énoncés tous deux dans la question des disciples.

SAINT MATTHIEU 24. ¹Et Jésus sortant du temple s'en alla, et ses disciples s'approchèrent pour lui montrer les constructions du Temple. ²Il répondit et leur dit : Ne voyez-vous pas tout cela ? en vérité je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée.

³Et comme il était assis sur le mont des Oliviers, les disciples s'approchèrent de lui en particulier, disant : « Dis-nous quand cela arrivera, et quel sera le signe de ton avènement et de la consommation du siècle ?

DISCOURS SUR LA DESTRUCTION
DU TEMPLE

DISCOURS SUR L'AVÈNEMENT DU
FILS DE L'HOMME

⁴Et Jésus répondit et leur dit :

Les temps de détresse

⁴Prenez garde que personne ne vous induise en erreur. ⁵Car plusieurs viendront en mon nom disant : je suis le Christ, et ils induiront en erreur beaucoup de monde. ⁶Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre. Voyez, ne vous troublez pas. Il faut que cela arrive, mais ce n'est pas encore la fin. ⁷Car une nation s'élèvera contre une nation et un royaume contre un royaume, et il y aura des famines et des tremblements de terre en divers lieux ; ⁸or tout cela sera le commencement des douleurs.

²¹Car il y aura une grande détresse comme il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à ce moment, et comme il n'y en aura plus. ²²Et si ces jours n'avaient été abrégés, aucune chair n'eût été sauvée. Mais ces jours seront abrégés, à cause des élus.

Comment devront se conduire les fidèles

⁹ Alors on vous livrera aux tourments et on vous tuera, et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. ¹⁰ Et alors plusieurs se scandaliseront et se livreront et se haïront les uns les autres. ¹¹ Et plusieurs faux prophètes s'élèveront et ils induiront en erreur beaucoup de monde, ¹² et parce que l'iniquité se sera accrue, la charité d'un grand nombre se refroidira. ¹³ Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. ¹⁴ Et cet évangile du règne sera prêché dans la terre entière comme témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

²³ Alors si quelqu'un vous dit : le Christ est ici, ou bien là : ne (le) croyez pas, ²⁴ car il s'élèvera des faux Christs et des faux prophètes, et ils fourniront de grands signes et des prodiges, de façon à induire en erreur, s'il était possible, même les élus. ²⁵ Voici que je vous l'ai dit d'avance. ²⁶ Si donc on vous dit : voici qu'il est dans le désert... ne sortez pas. Voici qu'il est dans les appartements... ne [le] croyez pas. ²⁷ Car, de même que l'éclair parti de l'orient brille jusqu'à l'occident, tel sera l'avènement du Fils de l'homme. ²⁸ En quelque lieu que soit le cadavre, là seront rassemblés les aigles.

La catastrophe

¹⁵ Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, selon le dire du prophète Daniel, située au lieu saint – que celui qui lit comprenne – ; ¹⁶ alors que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes, ¹⁷ que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour prendre ce qui est dans sa maison, ¹⁸ et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour chercher son vêtement. ¹⁹ Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront pendant ces jours-là ! ²⁰ Priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver ni un jour de sabbat !

²⁹ Or, aussitôt après la détresse de ces jours, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les astres tomberont du ciel, et les vertus des cieus seront ébranlées. ³⁰ Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, et alors se lamenteront toutes les tribus de la terre, et on verra le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et grande gloire. ³¹ Et il enverra ses anges au son de la grande trompette, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, de l'extrémité des cieus à l'autre extrémité.

Les paraboles

3. ³² Écoutez donc une parabole tirée du figuier. Lorsque ses branches deviennent tendres, et que les feuilles poussent, vous reconnaissez que l'été est proche. ³³ De même lorsque vous verrez tout cela, sachez que c'est tout près, à la porte. ³⁴ Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas que tout cela n'arrive. ³⁵ Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

4. ³⁶ Or quant à ce jour et à [cette] heure, personne ne sait, ni les anges du ciel, ni le Fils, si ce n'est le Père seul. ³⁷ Car il en sera de l'avènement du Fils de l'homme comme du temps de Noé. ³⁸ De même qu'au temps qui a précédé le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on mariait, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; ³⁹ et on ne se douta de rien, jusqu'à ce que vint le déluge qui enleva tout le monde... Ainsi en sera-t-il de l'avènement du Fils de l'homme. ⁴⁰ Alors de deux personnes qui se trouveront dans les champs, l'une sera prise et l'autre sera laissée. ⁴¹ De deux femmes brisant le grain dans la meule, l'une sera prise et l'autre sera laissée. ⁴² Veillez donc, car vous

ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra.

Nous n'avons pas à revenir sur les indices qui distinguent les deux thèmes comme constituant deux discours, mais nous avons à comparer saint Matthieu à saint Marc pour chacun d'eux.

Le discours sur la ruine du Temple comprend ici aussi une parenthèse sur la prédication apostolique. Matthieu a déjà placé ailleurs (10, 17-22) un texte presque tout à fait semblable à celui de Marc (13, 9-14). Il reprend ici le même thème avec des variations notables, le scandale de quelques-uns, les faux prophètes, le refroidissement de la charité, l'affirmation que l'Évangile sera prêché dans toute la terre, et qu'alors viendra la fin. Il est incontestable que ces traits donnent au morceau un caractère eschatologique complètement absent de la péricope de Marc, sauf peut-être le « d'abord » (πρωτον) du verset 10, qui est d'ailleurs très vague.

L'explication la plus naturelle du procédé de Matthieu, c'est qu'il a lu la péricope de Marc dans un autre contexte, un discours sur la mission des Apôtres, où elle était d'ailleurs beaucoup mieux à sa place qu'ici. Mais Marc avait jugé bon de ne faire qu'un discours. Matthieu, retrouvant dans son texte ce passage à cet endroit, ne pouvait plus le reproduire littéralement ; il l'a donc exprimé autrement. Quoi qu'il en soit, le fait que la péricope de Marc se trouve presque textuellement ailleurs dans Matthieu est, nous l'avons dit, une preuve scripturaire que la tradition n'était pas ferme sur la circonstance où elle avait été prononcée.

D'ailleurs cette péricope, même dans le deuxième arrangement de Matthieu, ne rompt pas moins le contexte, puisque les disciples, tout à l'heure répandus dans le monde entier, vont être censés se trouver en Judée pour assister à la ruine du Temple.

Dans tout le reste de ce premier discours, le texte de Matthieu est parfaitement semblable à celui de Marc, sauf quelques légères divergences qui ne peuvent passer que pour des formules que l'auteur jugeait plus claires, et qui nous semblent pour cela même moins originales.

Ainsi au verset 5 : « c'est moi », Matthieu ajoute « le Christ ». En grec, le Messie devait se dire *ὁ χριστός*, mais ce mot doit être entendu dans le sens de « Messie », et non de Jésus le Christ, à moins que l'idée de Marc ne soit changée et d'une façon peu satisfaisante. Au verset 15, l'allusion à Daniel devient une citation, et « le lieu où elle ne devrait pas être » devient plus clairement et justement « le lieu saint ». Au verset 17, la phrase est plus grecque : « qu'il ne descende pas pour prendre », au lieu de : « qu'il ne

descende pas et ne prenne pas ». Ce n'est plus l'événement qu'il serait fâcheux de voir arriver en hiver, mais la fuite, par une déduction assez logique, et il ne faudrait pas non plus que cette fuite ait lieu « un jour de sabbat »⁸.

La comparaison du figuier est encore plus littéralement semblable, et il est très remarquable que Matthieu qui semblait se proposer d'écrire en clair certaines formules mystérieuses de Marc s'est abstenu d'introduire le Fils de l'homme ou quoi que ce soit au verset 33 : « C'est proche »... À ce même verset, sa formule est beaucoup moins heureuse, « tout cela » (πάντα ταῦτα) qui est bien à sa place au verset 34 est placé trop tôt au verset 33. En voyant le début, « ces choses arriver » (dans Marc), on pouvait prévoir que tout arriverait. Mais quand les disciples auraient tout vu, que restait-il à prévoir ?

Mais nous le répétons, dans le discours sur la ruine du Temple, sauf la péricope tirée du discours sur l'apostolat, qui n'en faisait pas d'abord partie, Marc et Matthieu ont presque absolument le même texte.

Il en est tout autrement pour le second discours⁹, celui qui regarde l'avènement du Fils de l'homme. Dans Matthieu ce qui touche à la parousie est fortement mis en relief ; or la parousie est très probablement un terme créé par saint Paul.

Après avoir suivi fidèlement¹⁰ le texte de Marc (Mt 21-25 ; Mc 13, 19-25), Matthieu introduit un développement sur la recherche du Christ (25. 26) qui fait partie dans Luc (17, 23. 24) du discours sur la parousie, avec l'affirmation que la parousie sera instantanée comme un éclair, et l'allusion énigmatique : là où sera le cadavre les aigles se rassembleront. Dans Luc ce passage convient admirablement au conteste pour signifier qu'il ne faut donc pas se préoccuper des signes de la parousie. Il ne convient dans notre endroit que si Matthieu a distingué nettement la ruine du Temple précédée de signes, et la parousie, qui, strictement, n'en comporte pas. Lors donc que l'évangéliste reprend la description de Marc, cette description du dernier jour doit être entendue comme un coup de théâtre instantané. Matthieu y ajoute quelques traits. Le signe du Fils de l'homme paraît dans le

⁸ Peut-être parce que ce jour-là les Juifs s'opposeraient à la fuite ou refuseraient tout concours, par exemple des bêtes de somme. Aujourd'hui encore on redoute d'avoir à prendre une voiture à Jérusalem « un jour de sabbat ».

⁹ La seconde période commence par τότε. Cette liaison, extrêmement vague, qui se trouve quatre-vingt-dix fois dans Matthieu, peut avoir par elle-même une valeur eschatologique, comme dans 7, 23 ; 13, 43 ; 16, 27 ; 24, 14. 30. 40 ; 25, 31 etc., et dans le Ps 2, verset 5, (cf. *RB* 1905, p. 40, note 2) et dans Sg. Sal. 5, 1.

¹⁰ L'addition de « aussitôt » (εὐθέως), au verset 29, n'a aucune importance dans notre interprétation, puisque le passage qui précède est déjà eschatologique cosmique. D'ailleurs, c'est toujours la perspective prophétique par tableaux.

ciel, toutes les tribus de la terre se lamenteront, on entendra la grande trompette. La formule difficile de Marc : « de l'extrémité de la terre à l'extrémité du ciel » est transformée en une phrase très claire.

Les images apocalyptiques n'étaient point nouvelles, sauf le signe du Fils de l'homme qui demeure mystérieux. La lamentation peut avoir origine dans Zacharie (12, 10 ss.), mais elle est adaptée dans l'Apocalypse de saint Jean (1, 7) de la même manière que dans Matthieu : la grande trompette du rassemblement date de l'Apocalypse isaïenne (Is 27, 13) et la trompette paraît dans 1 Co 15, 52, 1 Th 4, 16, sans parler de l'Ap 8, 1-2. Ces additions ne changent rien à la pensée, si ce n'est la lamentation des tribus de la terre, qui étonne lorsqu'il s'agit de l'avènement sauveur, et qui d'ailleurs ne se trouve pas dans le ms. syriaque du Sinaï. Si le trait est authentique, il faut entendre toutes les tribus de la terre de ceux qui n'ont pas obéi à l'évangile, par opposition aux élus ; elles pleurent sur elles-mêmes et non sur lui¹¹. Cela n'empêche pas la dernière scène d'être fort courte.

Après la parabole du figuier, Matthieu reprend avec Marc l'opposition entre « tout cela » et « ce jour et heure ». Ici ὅρα n'a pas l'article et est rattachée à ce jour par la copule (« et » ; dans Marc « ou »), de sorte qu'il est encore plus clair que le démonstratif est sous-entendu. Ce dernier acte n'est pas nécessairement compris dans ce qui doit arriver avant la fin de la génération présente. Ce qui doit arriver, c'est « tout cela » (verset 34). Mais « tout cela » du verset 34 répond à « tout cela » du verset 33. Or, au verset 33, « tout cela », c'est tout ce que les auditeurs pourront constater comme indice de la fin prochaine : « De même, lorsque vous verrez tout cela, sachez que c'est tout près, à la porte. ». « Tout cela » ne pouvait comprendre ni la fin, puisque « tout cela » marquait seulement qu'elle était prochaine, ni les signes évidents de la fin, qui coïncidaient avec elle et n'avaient plus le caractère conjectural ; à ce moment il n'y avait plus rien à conjecturer. L'évangéliste n'a donc pu regarder la péricope 29-31 comme des signes précurseurs sur lesquels on pouvait se régler. S'il a mis une liaison expresse de proximité entre certains signes précurseurs et la fin, ces signes sont tout ce qui est dit jusqu'au verset 15, et l'événement mystérieux est l'abomination de la désolation.

Il ne ferait donc pas affirmer à Jésus autre chose que Marc, à savoir que la génération contemporaine assisterait à la ruine du Temple. Ce premier

¹¹ Matthieu n'a pas mis, comme dans Apocalypse, ἐπ' αὐτόν, qui venait très bien après la mention de la transfixion, qui se trouve aussi dans Zacharie. L'ordre d'origine paraît donc être Zacharie, Apocalypse, Matthieu ; du moins il ne paraît pas possible que Matthieu ait puisé directement dans Zacharie. L'idée intermédiaire est dans Apocalypse... à moins de supposer une source commune inconnue.

événement pouvait être prévu, par opposition à *ce jour* qui ne peut pas l'être.

L'évangéliste va insister désormais sur l'incertitude et la soudaineté absolue de la parousie. Il est peu probable qu'il ait regardé la ruine du Temple comme un indice certain de la fin du monde, indice qui n'eût été compris que des disciples, prévenus par Jésus. Le contraire serait beaucoup plus juste. Personne ne supposait que le Temple pût être abandonné par Dieu à la ruine, ou bien c'était la fin de tout. La parousie sera au contraire si bien détachée de cet événement qu'elle surviendra à un moment où on ne l'attendra pas plus qu'au temps de Noé on attendait le déluge. De nouveau Matthieu rejoint ici le discours de Luc sur la parousie (Lc 17, 26-27), dont il a rompu la suite logique, et, parce qu'il s'agit de la consommation finale, il ne sera plus question de fuir, ni d'un pays déterminé. Cette consommation, comme toujours dans saint Matthieu, est envisagée au point de vue du salut individuel. Les uns seront pris, et les autres laissés, qui seront pourtant dans la même situation extérieure. Il faut donc veiller et être prêt, parce qu'on ne connaît pas l'heure. Suivent les paraboles sur la nécessité de se tenir sur ses gardes, même si la parousie paraissait retardée. C'est le thème de Marc, plus développé. L'évangéliste connaissait un programme qui ne supposait pas la fin si prochaine ; il a prévu qu'on la trouverait tardive et qu'on serait tenté de se relâcher en attendant. Elle est toujours suspendue sur la tête des fidèles. Pas un seul jour n'est garanti, aucun terme n'est cependant fixé. Tout dépend du Père.

Matthieu ne s'en tient pas là, et si on veut se rendre compte de sa pensée dans ce qu'on a nommé l'Apocalypse synoptique, il faut constater que son discours n'est pas terminé. Au lieu d'une parabole sur le retard possible de la parousie, comme dans Marc, il ajoute ici plusieurs comparaisons et paraboles sur la conduite à tenir par les disciples, on dirait presque les fidèles, dans l'incertitude où ils sont laissés par Jésus quant à l'heure du jugement.

D'abord la comparaison du voleur (24, 43 s.). Si le maître de maison savait à quelle veille le voleur doit venir, il veillerait. Il est sous-entendu que, ne la connaissant pas, il doit veiller toujours. De même vous, soyez prêts, car le Fils de l'homme viendra au moment que vous ne pensez pas. Ici il n'est pas encore question d'un retard possible ; on en est seulement à l'incertitude, avec cette nuance que précisément la venue du Fils de l'homme trompera les prévisions. S'il ne faut pas prendre ces termes trop à la lettre, ils signifient du moins que ce moment sera sans relation aucune avec tout autre qui pourrait fournir matière à conjectures.

Le serviteur jusqu'alors a été placé par son maître à la tête de sa maison pendant une absence (24, 45-51). Heureux si le maître à son retour le trouve faisant son devoir ! Mais s'il se dit : Mon maître tardera, s'il maltraite les autres serviteurs, le maître viendra au jour où il ne s'y attendra pas, et à l'heure de lui inconnue, et le jettera au lieu des supplices. Quoi de plus clair pour persuader aux disciples d'accomplir fidèlement leur devoir, et de ne pas se laisser aller au mal parce que le maître tarde à revenir ? Il viendra, quand on y pensera le moins. La conclusion est la même que dans la comparaison précédente, en insistant sur l'obligation de faire son devoir de chaque jour.

La parabole des vierges sages et des vierges folles (25, 1-13) n'est pas sans difficultés. Il est du moins certain que tout roule sur le retard possible de l'avènement de Jésus. Assurément tout l'effet serait manqué, et Jésus n'aurait pu conclure : Veillez ! s'il avait affirmé que la parousie serait tardive. La leçon consiste plutôt en ceci qu'il ne faudrait point douter de la parousie, même si elle était tardive. On n'a jamais le droit de dire : Tous les délais sont écoulés, ce ne sera pas pour aujourd'hui, nous pouvons nous endormir.

Quand viendra le moment, que nul ne peut prévoir, chacun sera pris comme il est ; si on n'est pas prêt, on n'aura pas le temps de se préparer, et on ne pourra pas compter sur les autres. Incidemment on comprend que cette préparation doit être personnelle ; il ne suffira pas d'être des gens de la noce, il faudra certaines conditions, supposées connues par l'enseignement général.

La parabole des talents (25, 14-30) n'a plus rapport à l'incertitude du temps de la parousie ; mais, placée entre la parabole des vierges et le tableau du jugement dernier, elle se réfère expressément au temps de l'absence du maître. Il a confié de l'argent à ses serviteurs. Si le temps du délai n'avait nulle importance, si l'action de Dieu et l'action utile de l'homme étaient réservées pour l'époque féconde qui suivra l'avènement messianique, le mieux avisé eût été le serviteur qui a caché le talent dans son mouchoir. Il est condamné cependant, parce que l'avènement marque non pas une ère nouvelle sur la terre, mais le terme de l'activité humaine, le moment où chacun sera puni ou récompensé. L'inaction elle-même est une faute. La sévérité envers le serviteur paresseux n'est-elle pas un indice que les serviteurs ont été mis par le maître en possession de biens précieux, qu'il ne tenait qu'à eux de faire fructifier ?

Enfin le jugement (25, 31-46) termine toute cette série et lui donne son cachet. C'est la conclusion des discours et des paraboles qui précèdent.

Matthieu, qui a placé dans la bouche des disciples une question sur la parousie, la met enfin en scène, suivie du jugement. Chacun est jugé d'après ses œuvres, et on prend comme type les œuvres de charité ; telle est l'exégèse ordinaire qui rend bien le sens général. Mais cet enseignement a ici spécialement trait au temps d'absence du Sauveur ; la valeur de l'acte de charité vient de ce qu'il a été fait envers Jésus lui-même. De sorte que, pendant son absence, non seulement on aura à remplir son devoir ; on ne sera même pas privé de la consolation d'agir envers le Maître comme s'il était présent, et on y sera même obligé, en rendant à ses disciples les bons offices qu'on lui eût rendus à lui-même. Voilà encore une leçon pour le temps où Jésus ne sera plus avec les siens.

Il y a donc chez l'évangéliste une préoccupation constante de la conduite à tenir après le départ de Jésus. Son avènement est certain, mais il sera instantané, et personne ne peut le prévoir. S'il avait été dans un rapport de coïncidence avec la ruine de Jérusalem, que les disciples étaient invités à prévoir, ce langage serait-il possible ? Cette incertitude étant le point capital, l'évangéliste se serait contredit en ouvrant aux disciples après la mort de Jésus de longues perspectives assurées. Rien n'est assuré. Mais s'il avait pensé qu'en fait la parousie serait prochaine et ne dépasserait pas la génération contemporaine de Jésus, eût-il insisté à ce point sur la possibilité d'un délai et l'obligation morale d'agir selon les instructions, et avec les moyens laissés par le maître absent ? Ce qui est tout à fait certain, c'est que la parousie n'inaugurera pas sur la terre, pour de nouvelles générations, une période de justice et de bonheur. Ce sera simplement le premier acte du jugement dernier. Le royaume qu'elle inaugure est le royaume du Père, le lieu de la félicité opposé au lieu des supplices. L'eschatologie est absolument transcendante. Si le temps qui suit la mort de Jésus n'est pas un temps de grâce messianique, le messianisme est purement et simplement supprimé. Le Fils de l'homme ne viendra pas comme Messie, mais comme juge. La vie éternelle ou les supplices éternels d'une part ; la vie sur la terre dans les conditions nouvelles révélées par Jésus, d'autre part ; Matthieu ne connaît pas d'autre alternative. À l'eschatologie transcendante répond comme toujours le salut individuel.

Si maintenant on résume toutes les divergences de saint Matthieu en un mot, on dira qu'il insiste beaucoup plus sur la parousie. C'est ce texte que Maldonat avait en vue lorsqu'il a écrit : « *Media mihi placet sententia quam et Augustini et Hieronymi ac Bedae esse video, Christum confuse de utroque respondisse, sicut confuse apostoli interrogaverunt* ». C'est dans Matthieu seulement que les apôtres interrogent sur l'avènement ; c'est lui qui a ajouté à la péricope de la prédication des traits eschatologiques, et ensuite au thème eschatologique lui-même des passages que saint Luc a placés, beaucoup plus à propos, dans un discours sur la parousie.

Enfin, Matthieu a en propre une série de paraboles sur la conduite à tenir pendant l'absence du maître ou de l'époux, terminée par le tableau du jugement dernier.

Aucun critique ne prétendra que Jésus a tenu tous ces discours d'une seule haleine. L'arrangement, comme dans le discours sur la montagne, est l'œuvre de l'évangéliste. Mais est-il vrai de dire qu'il plaçait la parousie dans la même perspective que la ruine de Jérusalem ? Son insistance sur la parousie vient-elle de ce qu'il croyait les deux événements coïncidants ? Il suffit de le lire pour constater au contraire que tous les traits qu'il a ajoutés ont pour but de les distinguer en marquant très expressément l'incertitude de la parousie et la nécessité d'agir d'après les instructions de Jésus et en le regardant comme présent dans la personne de ses disciples. Chez lui, plus encore que chez Marc, l'attente de la parousie est un ressort moral pour conduire les âmes à la vie éternelle. Et ce serait à peine un paradoxe que de dire que Matthieu a plus expressément rapproché la parousie de la ruine du Temple pour mieux accuser l'opposition entre ces deux événements¹².

Dans saint Luc nous retrouvons les mêmes éléments que dans saint Marc, mais comme transcrits dans un langage plus clair :

SAINTE LUC 21. ⁵ Quelques-uns remarquant que le Temple était orné de belles pierres et de [riches] offrandes, il dit : ⁶ Ce que vous considérez, des jours viendront où il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée. ⁷ Alors ils l'interrogèrent : Maître, quand donc cela arrivera-t-il ? et quel sera le signe que cela doit arriver ?

Comme dans Marc, la question n'est relative qu'à la ruine du Temple. Ici aussi elle est double, portant sur l'époque et sur le signe. Ceux qui interrogent ne sont point des disciples choisis, mais des personnes quelconques. Le danger de la question est estompé, ainsi que le mystère. On n'en verra que plus clairement que la péricope sur l'apostolat est étrangère à ce contexte.

⁸ Il leur dit : Prenez garde de n'être point induits en erreur. Car beaucoup viendront sous mon nom, disant : C'est moi ! et : le temps est proche ! ne les suivez pas. ⁹ Et lorsque vous

¹² On pourrait du moins, raisonnant *ad hominem* contre certains critiques, leur demander si c'est dans Matthieu, plutôt que dans Marc, qu'ils cherchent les traits primitifs de la catéchèse ? Si l'évangéliste synoptique le plus moderne, si Matthieu qui dans ce discours a modifié Marc pour le rendre plus clair est aussi celui qui a développé dans cette circonstance l'idée de la parousie, est-ce une preuve qu'elle était la principale préoccupation de Jésus, ou la principale préoccupation de l'Église primitive ?

entendrez parler de guerres et de séditions, ne soyez pas dans la stupeur. Car il faut que cela arrive, mais la fin ne viendra pas si tôt.

Luc n'a pas voulu éclaircir le mystère de ceux qui se présentent comme sauveurs. On doit donc l'interpréter comme Marc. Rien n'indique ici une attente spéciale de l'avènement de Jésus.

¹⁰ Alors il leur dit : Une nation s'élèvera contre une nation et un royaume contre un royaume, ¹¹ et il y aura de grands tremblements de terre, et des pestes et des famines en divers lieux, et il y aura dans le ciel des apparitions effrayantes et des signes extraordinaires. ¹² Mais, avant tout cela, on mettra la main sur vous et on vous persécutera, vous conduisant aux synagogues et aux geôles, amenés que vous serez devant des rois et des gouverneurs à cause de mon nom ; ¹³ cela se terminera pour vous par le témoignage. ¹⁴ Soyez donc résolu à ne pas chercher d'avance votre justification, ¹⁵ car je vous donnerai paroles et sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront ni résister, ni contredire. ¹⁶ Or vous serez livrés même par des pères et des mères et des frères et des parents et des amis, et on mettra à mort quelques-uns d'entre vous, ¹⁷ et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. ¹⁸ Cependant pas un cheveu de votre tête ne tombera ; ¹⁹ vous sauverez vos âmes par la constance.

Luc a donné une introduction spéciale à ce morceau : « alors il leur dit » : ce qui suggère un discours différent. Il y a compris (versets 10 et 11) la phrase qui dans Marc terminait la péricope précédente, en ayant soin de noter que les signes extraordinaires n'auraient lieu qu'après les persécutions contre les disciples. Dans la pensée de Luc, ils n'étaient probablement pas encore réalisés avant le siège de Jérusalem. L'assistance que Marc attribue à l'Esprit Saint, Luc l'attribue à Jésus lui-même. Présent spirituellement, il suggérera à ses témoins ce qu'ils devront dire. Quelques-uns seront mis à mort et cependant pas un cheveu ne tombera de leur tête : contradiction dans les termes qui montre combien peu ces phrases imagées doivent être prises à la lettre. C'est une expression toute faite pour dire : on ne vous fera aucun mal (1 S 14, 45 ; 2 S 14, 11 ; 1 R 1, 52 ; Ac 27, 34). On ne leur fera aucun mal, puisque leurs âmes seront sauvées, dans le sens du salut éternel, comme dans Marc et dans Matthieu. Luc s'abstient de parler ici de la prédication dans le monde entier parce que son discours est mieux lié ; il a probablement senti qu'il ne devait pas disperser les disciples dans le monde entier au moment de dire : « mais quand vous verrez Jérusalem... ».

²⁰ Mais lorsque vous verrez Jérusalem entourée d'armées, alors vous saurez que sa désolation est proche. ²¹ Alors que ceux qui seront dans la Judée fuient vers les montagnes, et que ceux qui seront dans la *cité* s'éloignent, et que ceux qui seront dans les champs n'y entrent pas, ²² car ce seront là des jours de justice pour que tout ce qui est écrit soit accompli. ²³ Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront dans ces jours-là ! Car il y aura une grande calamité dans le pays et [la] colère [divine pèsera] sur ce peuple, ²⁴ et ils seront dévorés par le glaive, et seront conduits en captivité dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.

Cette péricope, comparée aux passages correspondants de Marc et de Matthieu, paraît d'abord très claire. L'abomination de la désolation est traduite par la présence des armées autour de Jérusalem. Cela remplace la profanation du Temple dans la perspective de Luc, et dès lors il lui était plus facile de représenter la ruine comme un châtement. Les jours du châtement (Os 9, 7) sont l'accomplissement des prophéties qui depuis des siècles n'ont cessé de menacer le peuple juif en cas d'infidélité. Il a donc été très coupable.

Le cachet apocalyptique paraît précisément dans cette prédétermination divine exprimée par des passifs ; les menaces doivent être accomplies, les temps des nations doivent être remplis. Jérusalem foulée par les nations est encore du style prophétique (Is 63, 18). Quand on ne saurait pas que saint Luc a été disciple de saint Paul, on ne pourrait expliquer ces temps des nations que selon la doctrine de l'apôtre (Rm 11 25) que la réprobation d'Israël permet l'entrée des nations dans le sein de l'Évangile ἄχρι οὗ τὸ πληρωμα τῶν ἐθνῶν εισέλθῃ, est le meilleur commentaire de ἄχρι οὗ τὸ πληρωθῶσιν καιροὶ ἐθνῶν, quoique la phrase de Luc soit plus vague. Paul s'occupe des Gentils qui croiront, Luc réserve seulement avec Marc et Matthieu un temps d'épreuves ; après quoi ils seront jugés comme les Juifs. L'idée de plénitude, de révolution achevée, de période terminée, amenait assez naturellement au dernier acte.

²⁵ Et il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les astres, et sur la terre les nations seront anxieuses et troublées par le bruit de la mer et des flots agités, ²⁶ les hommes expirant de terreur et de l'appréhension de ce qui arrive au monde : car les vertus des cieus seront ébranlées. ²⁷ Et alors on verra le Fils de l'homme venant dans la nuée avec puissance et une grande gloire.

Avec plus de précision encore que Marc et Matthieu, Luc change le théâtre des événements. La période intermédiaire de détresse, l'avènement des faux christes et des faux prophètes, leur acharnement contre les élus, tout cela est passé sous silence ou renfermé dans les « temps des nations ». La scène est mondiale, quoique, pour l'effet du tableau, les nations soient censées groupées au bord de la mer¹³, les yeux fixés vers le ciel où des signes redoutables se manifestent. Le Fils de l'homme paraît alors, sans que rien ait indiqué l'attente anxieuse de ses fidèles. Quel est le rapport de ces derniers signes qui ne sont plus des signes présages, mais des prodiges catastrophes, avec ceux du verset 11 ? Il est probable que ces premiers signes sont censés échelonnés depuis le commencement des persécutions du moins, jusqu'à la ruine de Jérusalem. Ils ne forment pas, comme les derniers, un seul tableau : des pestes, des famines, des tremblements de terre sont des événements courants, et les apparitions dans le ciel, si elles sont de

¹³ La mer en général, non la mer de Sodome, comme 4 Esd 5, 7.

l'ordre surnaturel, n'ont rien d'eschatologique. Les Juifs les avaient connues (2 M 10, 29) ; elles se faisaient plus fréquentes dans les grandes calamités nationales, comme au siège de Jérusalem (JOSÈPHE, *Bell.* VI, V, 3). Les derniers prodiges, au contraire, sont l'ébranlement de l'univers dans sa dernière crise. Comme Marc et Matthieu, Luc a soin de ne plus mettre ici les disciples en scène ; il ne s'agit plus d'eux, mais de l'humanité tout entière en présence du cataclysme final. Ce cataclysme paraît dans Luc moins instantané que dans Marc, à cause du mot προσδοκία (verset 26). Mais on ne peut oublier ici qu'il est caractérisé plus loin comme un jour (verset 34).

Προσδοκία signifie ici moins attente que terreur, puisqu'on en meurt. On croit voir les humains assister bouche bée à des convulsions tragiques du monde ; à ce moment il n'y a plus d'incertitude ni de conjectures à faire.

²⁸ Lorsque ces choses commenceront d'arriver, prenez courage et levez la tête, car votre délivrance approche. ²⁹ Et il leur dit une parabole : Voyez le figuier et tous les arbres ; ³⁰ lorsqu'ils bourgeonnent, vous concluez d'après eux que l'été désormais est proche. ³¹ De même vous aussi, quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche. ³² Je vous dis en vérité que cette génération ne passera pas que tout n'arrive. ³³ Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

Luc revient ici aux auditeurs de Jésus, dont il ne pourrait affirmer qu'ils ont survécu au temps des nations. Aussi se reporte-t-il expressément au commencement des événements. Comme le prouve la parabole du figuier, il s'agit ici des signes qui peuvent servir de présage, non de ceux qui marquent le terme, donc plutôt de ceux du verset 11 que de ceux du verset 25 et suivants. Les premiers faits sont le signal de la délivrance, ou du règne de Dieu. Luc a ainsi rendu par deux expressions à peu près synonymes dont l'une, ἀπολότρωσις, est de frappe paulinienne, ou par deux aspects, l'aspect humain et l'aspect divin d'une même réalité, ce que Marc et Matthieu ont laissé dans le mystère. Il ne dit pas lui non plus que le Fils de l'homme est proche, explication qui plaît à certains modernes, et qu'il aurait employée pour traduire en clair la phrase énigmatique, si pour lui l'événement marqué ici n'avait été distinct de l'avènement ultime pour lequel il reviendra plus loin (verset 34). Pour lui comme pour Marc la question des auditeurs ne porte que sur la ruine du Temple. Lorsqu'elle est consommée, on peut dire que tout est accompli.

Mais ce qui est un châtement pour « ce peuple » et qui ouvre pour les nations une période nouvelle, est pour les disciples une délivrance, et même le règne de Dieu. Ici tout est à l'espérance et à la joie, les disciples sont invités à lever la tête parce qu'il ne s'agit pas encore du compte qu'ils auront à rendre individuellement, mais de nouvelles destinées pour le monde.

³⁴ Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du manger et du boire et par les soucis de la vie, et que ce jour-là ne tombe sur vous soudain ³⁵ comme un filet ; car il surviendra sur tous ceux qui sont assis sur la surface de toute la terre. ³⁶ Veillez plutôt en priant sans cesse afin d'échapper à toutes ces choses qui doivent arriver, et de comparaître devant le Fils de l'homme.

Le jour qui surviendra soudain, sans que rien permette de le prévoir, c'est bien, selon Luc, le jour de la parousie (17, 24 ss.). Il sera tellement inopiné, qu'on risque d'être saisi dans toute la séduction des biens sensibles. Si ce fin écrivain n'a pas tout à fait perdu ici ses qualités ordinaires de logique, il fait ici allusion au cataclysme des versets 25 et suivants, qu'il considère par conséquent comme instantané et aussi inévitable qu'un filet¹⁴. Les fidèles sont exposés à un double danger : pendant les périodes calmes, s'abandonner aux jouissances temporelles ; pendant les périodes calamiteuses, succomber à de redoutables périls. Ils doivent être toujours prêts à comparaître devant le juge. Luc s'est abstenu de dire que le Fils ne connaissait pas le jour du jugement, et il n'a pas insisté sur le retard possible de la parousie. Mais plus clairement peut-être encore que Marc il a opposé l'événement historique qui devait avoir des signes présages et qui inaugurerait une période nouvelle, et le jour de la fin soudaine.

Que si toutefois on refusait d'interpréter la délivrance et le règne de Dieu de la nouvelle forme de ce règne après la ruine de Jérusalem, si la délivrance et le règne sont plutôt synonymes de la parousie du Fils de l'homme, il demeure cependant impossible de les comprendre dans les événements annoncés pour la génération contemporaine. Le *πάντα* du verset 32 ne peut avoir plus d'extension que le *ταῦτα πάντα* du verset 36. Or dans ce dernier verset il marque les événements auxquels on peut échapper et qui précèdent le coup de filet auquel personne ne peut échapper. Il faudrait s'arrêter à cette distinction, déjà indiquée à propos de saint Matthieu, des événements qui annoncent la fin, du coup qui la consomme. Ce coup serait annoncé comme proche... En quoi Luc serait resté fidèle à la tradition prophétique qui représente toujours le jour du Seigneur comme proche, parce qu'il termine l'horizon du prophète. Mais ce jour arrivera soudainement, de façon à ne pouvoir être pressenti, sa date n'est pas connue, et il est certainement postérieur à la ruine de Jérusalem et aux temps des nations.

Toutefois nous n'estimons pas cette manière la plus probable. Luc n'aurait pas distingué le règne de Dieu de la session de Jésus à la droite du Père, mais il a dû le distinguer de la venue de Jésus comme juge. Avec cet écrivain soigneux, il faut tenir compte de toutes les nuances. Aussi verrons-

¹⁴ Il s'agit ici d'un filet abattu sur le sol et qui retient captif tout ce qui est recouvert par ses mailles.

nous plus loin, dans l'interrogatoire des sanhédrites (22, 69), l'avènement du Fils de l'homme remplacé par sa session à la droite de la puissance de Dieu.

C'est pendant que Jésus siègera ainsi que les temps des nations pourront se placer, et c'est déjà le règne de Dieu, tandis que l'avènement, pris dans un sens plus spécial, précède le jugement.

Nous avons cherché à préciser la pensée de chaque évangéliste. La comparaison de chaque texte avec les deux autres y aide beaucoup, mais cette comparaison même manifeste tant de différences de détail qu'il est très difficile de savoir comment Jésus lui-même s'est exprimé. Retenir comme son texte les passages les plus semblables dans les trois synoptiques serait sans doute un procédé trop mécanique, qui d'ailleurs ne fournirait que des bribes de discours. Essayons une analyse qui tienne compte à la fois des ressemblances et des divergences en distinguant les principaux points touchés.

A. Le discours sur la ruine du Temple

Jésus a prédit la ruine du Temple. Ce fait doit être retenu ; le doute à ce sujet, issu de la fantaisie, ne relèverait plus de la critique.

Or c'était là une prédiction de la plus haute portée. Dire que le Temple serait détruit, c'était condamner d'avance tous les prétendus sauveurs qui promettaient l'intervention divine. Jésus met ses disciples en garde contre leurs séductions. Au lieu de se réfugier dans Jérusalem pour attendre le miracle, ceux qui ont foi en Jésus devront prendre la fuite. Cet événement se produira avant que la génération actuelle ne soit passée. Il y aura un signe. Mystérieux dans Marc et dans Matthieu : l'abomination de la désolation, il est traduit par Luc : le commencement du siège de Jérusalem. L'événement lui-même n'est pas décrit, mais sa nature est suffisamment précisée par la question elle-même. L'obscurité et le vague, lorsqu'il s'agit de l'avenir, sont dans la nature des choses et de style.

L'accord est si parfait entre les synoptiques et le discours est si conforme au thème indiqué qu'il n'y a pas lieu de douter de son authenticité. Il semble que Marc et Matthieu en ont mieux conservé les termes que Luc.

B. La péricope sur l'apostolat et les persécutions

Elle se trouve dans les trois synoptiques, mais, au point de vue purement critique, il y a des raisons de douter qu'elle fasse partie du premier discours. Matthieu en a placé une bonne partie ailleurs.

Les apôtres étant censés dispersés, on comprend mal que Jésus les mette en présence de la ruine du Temple comme s'ils n'avaient pas quitté la Judée. L'accord des évangélistes s'expliquerait par un phénomène assez ordinaire dans la composition des synoptiques. Marc aurait bloqué les deux discours. Matthieu trouvant la péricope dans un discours de mission (où Marc l'aurait lue), l'avait d'abord placée ailleurs ; il l'aurait reprise en termes différents par déférence pour l'ordre de Marc. Luc aurait suivi Marc.

On peut objecter que ces raisons alléguées ne sont pas décisives. Le point le plus irréductible au contexte est la prédication dans le monde entier. Elle manque à Luc. Marc et Matthieu ont pu la prendre ailleurs pour l'ajouter ici. Sans cette phrase, la recommandation a sa raison d'être dans la situation donnée. Les apôtres auront un double devoir : ne pas ajouter foi aux promesses des faux Messies, conduite purement négative, mais il faut aussi que, malgré les persécutions, ils prêchent l'Évangile. De toute façon ils ne doivent pas s'absorber dans l'appréhension de la catastrophe ; l'intérêt est ailleurs.

Cependant l'objection n'aboutit qu'à justifier le point de vue rédactionnel. Luc a probablement senti ce qui heurtait le plus – l'éloignement des disciples –, et aura évité ce trait. Toute la péricope a décidément l'apparence d'une parenthèse. Nous concluons volontiers qu'elle a été prononcée par Jésus, mais, plus probablement, dans une autre circonstance.

C. La péricope d'eschatologie cosmique

Il y a dans cette péricope un petit passage d'attente parousiaque dans Marc (13, 21 s.) de couleur chrétienne, très développé par Matthieu, mais absent dans Luc qui l'a placé en partie ailleurs (17, 23). On ne peut donc pas soutenir que Jésus l'a prononcé tel quel à ce moment. Il reste une petite apocalypse. On peut dire du moins qu'elle ne fait pas partie de cet enseignement que Jésus opposait comme son enseignement nouveau et original à la tradition ancienne, puisqu'elle se compose presque entièrement de citations. Est-ce la citation en bloc d'un document préexistant, ou bien est-ce Jésus qui a fait le conglomérat ? Il importe assez peu, et ce n'est pas lui faire tort que de se demander s'il a opéré lui-même les sutures. Tout le

petit morceau ressemble plus à l'*Assumptio Mosis* qu'au discours sur la montagne, et, au point de vue purement critique, il est fort douteux que Jésus ait prononcé cette apocalypse. Un catholique peut être gêné par la tradition exégétique pour mettre en doute que Jésus l'ait jamais récitée ; il peut du moins faire remarquer aux critiques comme un argument *ad hominem* décisif que si on refuse d'attribuer à Jésus des réminiscences de l'Ancien Testament, à plus forte raison est-il contraire à sa manière d'employer des images toutes faites.

Mais nous ne voulons pas nous placer sur ce terrain.

Nous admettons que Jésus a dit quelque chose de semblable pour annoncer son avènement et le jugement dernier. L'accord des synoptiques sur le fond nous est une loi, en maintenant toutefois leur liberté rédactionnelle quant aux termes. En admettant que le morceau reflète dans leur exactitude substantielle les paroles de Jésus, est-il certain ou plus probable qu'elles ont été prononcées dans cette circonstance ? Cela ne paraît pas plus vraisemblable que pour la péricope sur l'apostolat. Marc a pu bloquer. Il aura entraîné Matthieu qui a même placé là des développements sur la parousie que Luc a placés ailleurs dans un contexte spécial. Le discours sur la parousie ayant eu très probablement, d'après Luc, son existence distincte. Marc, qui ne le donne nulle part, a peut-être pensé qu'il suffisait d'en esquisser ici un équivalent.

Si l'on constate que cette apocalypse change très inopinément le thème et le théâtre du discours principal, on a le droit d'affirmer, avec certains critiques de marque, que le discours sur la ruine de Jérusalem ne contenait pas d'allusion à la fin du monde et à l'avènement du Fils de l'homme.

D. La ruine du Temple et la fin du monde

Mais à supposer, ce qui est très douteux, que Jésus ait parlé de la fin du monde à propos de la ruine de Jérusalem, est-ce, comme on le prétend, pour affirmer que les deux événements allaient coïncider, ou bien la ruine de Jérusalem devait-elle coïncider avec la parousie, la fin du monde étant remise à une autre époque ?

Sur le dernier point il peut y avoir quelque obscurité dans saint Luc, mais on ne peut affirmer sans preuve qu'il a voulu s'écarter de Marc. Dans Marc et dans Matthieu, il est certain que l'avènement du Fils de l'homme coïncide avec la fin du monde. C'est aussi bien le premier acte du monde nouveau que le dernier du monde finissant.

Cet acte est-il dans le même rapport avec la ruine de Jérusalem ? Les trois synoptiques protestent absolument du contraire. D'après Marc et Matthieu, les disciples pourront échapper par la fuite à cette catastrophe : d'après Luc, il faut placer entre les deux les « temps des nations ». Aussi bien, si la fin du monde s'était alors produite, c'était une autre manière de donner raison aux Juifs ; d'après eux il n'y avait plus rien. Si l'intervention miraculeuse ne se produisait pas pour sauver Jérusalem, elle se serait produite pour frustrer les Gentils de leur victoire.

Pour sortir du point de vue juif, il fallait un intervalle, si court qu'il fût, entre les deux événements, et cet intervalle est certainement marqué dans les trois synoptiques. Mais alors il n'y avait plus de raison pour que la fin du monde se produisit plus tôt ou plus tard. Jérusalem détruite, le monde continuerait son cours. Quand viendrait la fin ? C'était le secret de Dieu.

Entre les événements historiques auxquels devait assister une partie de la génération contemporaine, et le dernier instant de l'humanité, il n'y a point de lien nécessaire, c'est sur quoi les trois synoptiques sont d'accord, et cela aussi doit représenter la pensée de Jésus.

Il est certain d'ailleurs que, si sa pensée porte sur deux points, elle n'y répand pas la même clarté. Les espérances juives sont condamnées sans appel. Le messianisme n'a pas pour but le salut de Jérusalem. Du Temple il ne restera pas pierre sur pierre. La génération contemporaine ne passera pas que tout ne soit accompli. Les disciples ne doivent pourtant pas s'absorber dans cette pensée. Séparés de leur maître, ils attendent son retour. Nous sommes vraiment ici dans un monde nouveau dont les destinées ne dépendent pas du sort de la nation juive. Quand viendra le maître ? Nul ne le sait... il se fera peut-être attendre. Il faut veiller.

Ce sont là deux ordres d'idées bien différents. Il y avait cependant entre eux ce lien que l'évangile, regardé comme le commencement du règne de Dieu, faisait suite à l'histoire du peuple juif. La fin de l'un était donc le commencement de l'autre. Mais ce lien n'existait que si les deux phases étaient considérées comme historiques, ayant leur théâtre sur la terre, séparées seulement par un événement de l'ordre historique. Ce point de vue suppose que la fin du monde est dans une autre perspective. On pouvait alors concevoir les plus belles espérances pour le développement sur la terre du règne de Dieu. Toutefois on ne pouvait oublier que Jésus avait recommandé à tous la vigilance, sans promettre la sécurité pour un seul jour, et comme on comprenait difficilement le règne messianique de Dieu sur la terre sans la présence du Messie, on soupirait après son avènement.

Mais, quoi qu'il en soit des idées qui agitaient l'esprit des premiers chrétiens, partagés entre les illusions du judaïsme et les espérance des temps nouveaux, ce qui apparaît comme le fond le mieux attesté et le plus certain de la pensée de Jésus, c'est que la ruine du Temple était proche, que ses disciples devaient demeurer fidèles à ses enseignements à Lui, sans se laisser envelopper dans une catastrophe inévitable et en se tenant toujours prêts à paraître devant Dieu.

II. – Autres textes

MATTHIEU 10.²³ Et quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre, car je vous le dis en vérité, vous ne finirez pas les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'homme.

Cette parole de Jésus figure, d'après saint Matthieu, dans le discours adressé aux Douze qu'il envoie prêcher aux brebis perdues de la maison d'Israël en évitant la route des païens ou les villes des Samaritains (verset 5). Si l'on songe que Jésus s'attendait à revoir bientôt ses disciples, et que l'évangéliste supposait peu après leur retour, il est de toute évidence qu'il ne peut faire allusion à son avènement glorieux à la fin du monde pour juger les vivants et les morts.

Toute explication au sens propre est d'ailleurs impossible, aussi M. Loisy conclut en rejetant l'authenticité de cette parole : « La promesse de Jésus n'a pas de signification par rapport à la première mission des apôtres, mais elle correspond au temps où les Douze se regardaient comme chargés de prêcher l'Évangile aux seuls juifs ; elle suppose aussi l'imminence de la parousie et avec une précision que relève encore la solennité de la formule : « Je vous dis en vérité ». La prédiction serait aussi nette qu'invérifiée. Mais on peut croire qu'elle reflète au moins autant la foi ardente de la première communauté qu'un enseignement formel de Jésus¹⁵. »

Dans cette solution assez radicale, on ne peut donc pas reprocher à Jésus comme une prophétie fautive une déclaration qui est née de l'attente fiévreuse de la première génération chrétienne. Mais quelle pouvait être la pensée de Matthieu en insérant ici ce *logion*, et peut-on admettre si aisément que la première génération chrétienne l'a forgé ?

Nous ne pouvons nous y résoudre, ni nous soustraire au devoir de donner une explication à une parole authentique de Jésus. Toutefois, M. Loisy a bien marqué le dilemme : si l'expression n'est pas une transposition de la

¹⁵ *Morceaux d'exégèse*, p. 98 s.

pensée des premiers chrétiens en parole de Jésus, elle ne peut pas être prise à la lettre. Pour la pénétrer, nous devons, ici surtout, faire abstraction des idées et des images qui nous sont devenues familières. Le Fils de l'homme, c'est la personne de Jésus ; sa venue, c'est son avènement glorieux pour juger tous les hommes. Jésus, parlant à ses disciples, pouvait bien à la rigueur se désigner énigmatiquement lui-même sous le nom de Fils de l'homme, mais il ne pouvait pas dire : jusqu'à ce que je revienne, quand il était présent. Il faudrait du moins : jusqu'à ce que je revienne. Mais cela non plus n'était pas en situation, puisque ce sont les Douze qui allaient revenir vers lui ; Matthieu le supposait évidemment, sans cependant enregistrer leur retour (au contraire Mc 6, 30 et Lc 9, 10).

Il faudrait, pour ce texte et les suivants, se souvenir que le Fils de l'homme est un symbole emprunté à Daniel, et que ces mots, dans la bouche de Jésus, pouvaient très bien avoir le sens qu'ils ont dans le texte de Daniel. Il ne s'agit point ici de recourir au symbolisme pour se débarrasser d'un sens littéral gênant ; le symbole est à l'origine de toute cette conception et la domine. C'est, à la rigueur, son sens premier. Le Fils de l'homme signifie d'abord le royaume des saints du Très-Haut, et en même temps son fondateur, le Messie. La mission que donne ici Jésus à ses apôtres n'est pas, dans la pensée de Matthieu, la mission définitive ; c'est un essai, une sorte d'avertissement spécial dû aux Israélites par privilège. On doit leur annoncer, à eux d'abord, le royaume des cieux, qui est ici le règne de Dieu ; cette mission sera infructueuse ; le règne de Dieu, d'ailleurs inauguré par les miracles que font les apôtres, viendra avant que, chassés de ville en ville, ils en aient achevé le tour. Jésus exprime ainsi sa certitude de l'avènement prochain du règne de Dieu en sa personne. Il l'exprime sans faire allusion ni à sa résurrection, ni à la ruine des Juifs, ni au jugement dernier, mais par une image traditionnelle et vague qui ne vise précisément aucun fait.

Cette interprétation est la seule qui tienne compte du cadre choisi par l'évangéliste, et par conséquent de sa pensée. À prendre le *logion* isolément, elle est vraisemblable, puisqu'elle donne aux termes leur sens ancien et primitif, dans un milieu où était connue l'apocalypse de Daniel.

MATTHIEU 16. ²⁷ Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. ²⁸ Je vous le dis en vérité, il y en a parmi ceux qui sont ici présents quelques-uns qui ne goûteront pas la mort avant de voir le Fils de l'homme venant dans son royaume.

Ce texte est de beaucoup le plus fort pour l'opinion qui attribue à Jésus une prédiction formelle de la prochaine fin du monde.

Sur le sens du verset 27 il n'y a pas à discuter. Matthieu, si souvent préoccupé de la consommation définitive qui inaugure le royaume du ciel, la vie éternelle avec les Anges auprès du Père, fait visiblement allusion à l'avènement glorieux du Fils de l'homme pour le jugement dernier. En joignant le verset 28 au verset 27 il donne l'impression qu'il s'agit du même événement, antérieur par conséquent à la fin de la génération contemporaine de Jésus.

Il faut reconnaître cependant que, s'il s'agit de la pensée de l'évangéliste, cette explication, qui paraît obvie, souffre de graves difficultés. C'est le même évangéliste qui a écrit la parabole de l'ivraie, celle des mauvais vigneron, la promesse du Christ à Pierre, et, sans prolonger cette énumération, la promesse du ressuscité d'être avec ses disciples jusqu'à la consommation du siècle (28, 20), le même qui a cru le royaume fondé par la résurrection, puisque dès lors toute puissance a été donnée au Christ au ciel et sur la terre (28, 18). Pour le mettre d'accord avec lui-même, il suffirait de supposer qu'il n'a point voulu compléter au verset 28 une pensée déjà close. S'il eût voulu seulement y ajouter une date, il n'y avait pas à changer les termes relatifs à l'avènement. Le contexte est assez lâche pour qu'on soupçonne deux *logia* juxtaposés plutôt que coordonnés. Dès lors, le sens du verset 28 s'explique assez bien : le royaume du Fils de l'homme, d'après la parabole de l'ivraie (13, 41), est sur terre et comprend des bons et des mauvais. Son roi peut venir pour l'inaugurer, aussi bien que pour y mettre un terme. Matthieu pensait peut-être à cette prise de possession qui est la mission solennelle des disciples, peut-être entendait-il encore ces termes dans le sens vague de Daniel, en mettant cette fois l'accent sur le roi, plus que sur le royaume.

Quoi qu'il en soit, la comparaison des autres synoptiques nous prouve qu'en effet le *logion* avait son sens propre, indépendant du contexte où Matthieu l'a placé.

Dans Marc (9, 1), il vient aussi après l'avènement dans la gloire, mais l'évangéliste a eu soin de mettre entre les deux un *καὶ ελεγε αυτοις* « et il leur dit », qui marque une pause¹⁶, et qui, d'après les règles ordinaires de la critique du Pentateuque, indique un complément, étranger par son origine au texte qui précède.

Marc n'a sans doute introduit une ponctuation si forte que parce que ses sources présentaient les *logia* comme distincts.

¹⁶ *Holtzmann*, 3^e éd., p. 150.

Matthieu et Luc (9, 27) dépendent de Marc, comme on l'admet généralement ; l'omission de cette nuance ne prouve rien quant à l'état de leurs autres sources possibles ; il est probable qu'ils l'ont simplement négligée à cause de la répétition, pour ne pas écrire : « et il leur dit : Je vous dis ». D'ailleurs les textes de Marc et de Luc confirment nettement le sens symbolique que nous avons donné de la venue du Fils de l'homme. Ils ont traduit ici le symbole en langage clair.

MARC 9. ¹ Et il leur dit : En vérité je vous le dis, il en est parmi ceux qui sont ici quelques-uns qui ne goûteront pas la mort avant qu'ils n'aient vu le règne de Dieu venu en puissance.

LUC 9. ²⁷ Je vous le dis véritablement : il en est parmi ceux qui sont ici qui ne goûteront pas la mort avant de voir le règne de Dieu.

La venue du Fils de l'homme, c'est donc l'établissement du règne de Dieu. Sans doute le terme de *basileia* peut aussi avoir une valeur eschatologique historique, mais il ne renferme pas nécessairement une allusion à la fin du monde.

Spécialement ici où le règne est la traduction du symbole de Daniel, il doit avoir le même sens que dans le symbole. L'expression de Matthieu, précisément parce qu'elle est la forme ancienne et symbolique de l'idée, a plus de chances d'être celle qui est sortie des lèvres de Jésus, mais de toute façon l'idée est la même. Il s'agit de l'avènement sur terre du royaume messianique. Marc ajoute : « en puissance », ce qui appartient bien à l'idée, car ce royaume ne doit s'établir que par une puissance surnaturelle.

Ce texte de Marc a d'ailleurs été très mal compris par quelques critiques. On a traduit en puissance par « avec éclat », « dans sa splendeur »¹⁷.

L'expression ἐν δυνάμει rappelle très naturellement saint Paul (Rm 1, 4) à propos de la résurrection du Christ. Or la résurrection, pour être l'œuvre d'une puissance extraordinaire, n'en est pas moins demeurée cachée au grand public, et révélée directement aux seuls amis de Jésus. Puissance n'est pas synonyme d'éclat et de gloire ; c'est plutôt une énergie secrète qui s'exerce sans qu'on s'en aperçoive, si ce n'est par les effets produits (Cf. Lc 6, 19 ; 8, 46). La puissance pourrait très bien viser, en même temps que la résurrection, les premiers miracles accomplis par les apôtres, suivis de nombreuses conversions, qualifiés d'actes de puissance (δυνάμεις. Cf. Ac 8, 13), ou leur action, spécialement le témoignage qu'ils rendirent à Jésus avec une grande énergie (δυνάμει μεγάλη, Actes 4, 33). « En puissance » pourrait se traduire très bien « dans son action efficace ».

¹⁷ ROSE, sur Marc 9, 1 (Vg. 8, 39).

Il est aussi bien étrange qu'on traduise ἴδωσιν... ἐληλυθυῖαν par « voir venir », sans tenir compte du parfait. C'est avant de mourir que quelques-uns auront vu le règne de Dieu *venu* en puissance, c'est-à-dire réalisé efficacement, entré en scène avec une énergie divine. Il n'y a rien là qui fasse coïncider le règne avec la fin du monde – au contraire –, car c'est la pensée de saint Paul dans un texte où le règne de Dieu est déjà présent (1 Co 4, 20).

Des textes évangéliques combinés il résulte que Jésus a annoncé – probablement sous la forme symbolique empruntée à Daniel – l'avènement du règne de Dieu pour la génération présente. De quelle nature était le règne de Dieu ? C'est ce qu'il faut déterminer par ailleurs.

MATTHIEU 23. ³⁴ C'est pourquoi je vous enverrai des prophètes et des sages et des scribes. Parmi eux vous en tuerez et vous en crucifierez, et vous en flagellerez dans vos synagogues, et vous en poursuivrez de ville en ville ; ³⁵ afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à mort entre le temple et l'autel. ³⁶ Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur cette génération. ³⁷ Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui lui (te) sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! ³⁸ Voici qu'on vous laissera votre demeure ! Car, je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais que vous ne disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

LUC 11. ⁴⁹ C'est pourquoi la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils en tueront et en persécuteront, ⁵⁰ afin qu'il soit demandé compte à cette génération du sang de tous les prophètes répandu depuis le commencement du monde, ⁵¹ depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie qui a péri entre l'autel et le temple. Oui, je vous le dis, il en sera demandé compte à cette génération.

LUC 13. ³⁴ Jérusalem, toi Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule [rassemble] sa couvée sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu. ³⁵ Voici qu'on vous laissera votre demeure. Je vous le dis, vous ne me verrez plus avant qu'arrive le moment où vous direz : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Sur la dernière phrase, qui est la plus importante, il y a une nuance très significative dans Luc. Matthieu dit ἕως ἄν : vous ne me verrez pas, que vous ne disiez ; ἕως avec ἄν, et avec le subjonctif, marque qu'il ne s'agit pas d'un fait certain, mais d'un fait éventuel. De plus ἕως après une proposition principale négative a le sens de πρίν¹⁸, « avant de » ou « avant

¹⁸ Exemple dans la grammaire (§ 118) de Loch-Rouff ; Xén., *Memor*, IV, 8, 2 [en grec] : *Aux termes de la loi, personne ne peut être mis à mort par sentence publique, que le vaisseau sacré ne soit revenu de Délos.*

que ». Le fait énoncé dans la phrase principale ne se produira pas, sans que se soit produit le second fait qui le conditionne. Ce second fait se produira-t-il ? cela demeure tout à fait incertain dans la construction de Matthieu. C'est cette incertitude que Luc a résolue en une ferme espérance, du moins selon la variante que nous avons admise comme le plus probable. L'indicatif futur [mot en grec] marque une certitude¹⁹ surtout avec ὅτε ; le moment viendra où vous direz ; mais vous ne me verrez pas avant.

Ces paroles de Jésus sont placées dans Matthieu à la fin d'un long discours adressé aux Pharisiens, et immédiatement avant le grand discours adressé aux disciples sur la ruine du Temple. C'est comme le dernier mot de la mission publique de Jésus, postérieur à l'entrée triomphale à Jérusalem. On ne peut nier que ce cadre est beaucoup mieux adapté aux paroles elles-mêmes que ceux de Luc, car non seulement Luc a coupé en deux ce passage qui paraît d'une seule teneur, mais il a transporté les deux fragments avant l'arrivée à Jérusalem. Dans cet arrangement, on est induit à croire que « béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » annonce l'ovation faite au Sauveur à la descente du mont des Oliviers (Lc 19, 37 s.) ; encore est-il que l'ovation est organisée par les disciples, tandis que le discours vise les Pharisiens. De sorte que, même dans Luc, il est possible que l'acclamation messianique s'applique comme dans Matthieu à un avènement postérieur à la fin du ministère de Jésus. Quoi qu'il en soit, nous reconnaissons, avec M. Loisy, que la situation de Matthieu est plus vraisemblable.

En revanche, Luc semble avoir conservé plus fidèlement à la première partie le caractère d'une citation. Il est difficile que ces mots : la Sagesse de Dieu, soient comme un résumé de l'A. T. C'est plus vraisemblablement le titre d'un écrit disparu²⁰. Si Luc avait voulu dire « la Sagesse de Dieu » pour signifier Jésus, il n'eût probablement pas rompu le discours direct pour dire : « je leur enverrai », à la troisième personne. C'est Dieu qui parlait dans le document cité plus ou moins littéralement. Jésus prend à son compte cette menace. Tout le sang innocent versé depuis le commencement du monde retombera sur cette génération. Même en étendant au delà de toute vraisemblance la solidarité de la race et la responsabilité spéciale du peuple de Dieu, il était difficile, à raisonner strictement, de remonter plus haut qu'Abraham, comme fera saint Étienne (Ac 7, 1-53). Pour justifier le châtement qui va fondre sur cette génération, il faut supposer que les crimes reprochés sont envisagés surtout dans le cadre de l'Écriture sainte dont elle

¹⁹ Cette nuance ne paraît pas suffisamment rendue par : « jusqu'à ce qu'il arrive que vous disiez », où on semblerait avoir lu ὅτι, non ὅτε.

²⁰ Ce titre n'a rien d'in vraisemblable. La Sagesse dite de Salomon est citée par Clément d'Alexandrie. (*Stromates*, IV, 16) sous le nom de ἡ θεῖα σοφία, et par Origène (sur Rm 7, 14) comme *Sapientia Dei*.

est dépositaire : au début, le meurtre d'Abel ; vers la fin du Canon, dans le livre des Chroniques, le meurtre du prêtre Zacharie²¹.

Abel et Zacharie sont des prophètes dans le sens où Abraham (Gn 20, 7) et les patriarches (Ps 105, 15) étaient des prophètes, c'est-à-dire des amis de Dieu. Toute l'histoire est donc comme un drame entre les amis de Dieu et ses adversaires²². Encore serait-ce une injustice de punir des fautes si anciennes, si la génération présente n'avait en quelque sorte comblé la mesure du passé. Le crime de la génération présente est d'avoir repoussé les avances de Jésus. L'apostrophe : Jérusalem, Jérusalem, se lie assez bien avec ce qui précède, mais il n'y a aucune raison de supposer qu'elle fasse partie d'une source écrite. Ici Luc comme Matthieu emploie la seconde personne. Les paroles de Jésus ressemblent à la menace encore plus pathétique dans Luc (19, 42-44). Dans les deux cas Jésus met sa mission dans un relief singulier. C'est l'obstination des Juifs à ne pas la reconnaître qui va causer leur ruine.

Il est vrai qu'un jour ils seront changés au point de dire : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Ces paroles sont empruntées au Ps 118, 26. Elles sont bien appropriées à la situation, surtout si on les place dans leur contexte. Un chœur triomphal, peut-être des soldats précédés de leur chef²³, demande à entrer dans le Temple. Ce chef lui-même ou d'autres personnes du chœur chantent :

Je te rends grâce parce que tu m'as exaucé,
et que tu m'as sauvé.
La pierre rejetée par ceux qui bâtissaient
est devenue la pierre angulaire.

Et plus loin les prêtres :

Béni soit celui qui vient au nom de Iahvé !
Nous vous bénissons de la maison de Iahvé, etc.

Le salut est donc venu d'où on ne l'attendait pas. Quelqu'un qu'on avait dédaigné a sauvé le peuple ; maintenant on lui rend hommage. Ceux qui parlent reconnaissent que les bâtisseurs, c'est-à-dire sans doute les chefs de la nation, ont commis une erreur ; la pierre qu'ils avaient rejetée est devenue la pierre d'angle : on le comprend maintenant.

²¹ 2 Ch 24, 20-22 ; *Holtzmann, Loisy, etc.*

²² D'après le livre de la Sagesse, c'est précisément la Sagesse qui dispose de génération en génération les amis de Dieu et les prophètes [...] (Sg 7, 27).

²³ C'est l'hypothèse ingénieuse de M. Duhm.

Tout le monde convient que cette parole fait allusion à la conversion des Juifs. Une conversion doit précéder la récompense promise. Châtiés pour n'avoir pas compris la mission de Jésus, les Juifs ne seront admis dans son règne que s'ils se convertissent. Le mouvement de la phrase est clair : « vous ne me verrez plus, avant de dire ». M. Loisy pense le contraire : « Jésus certifie à ses auditeurs qu'ils subiront bientôt le châtement de leur incrédulité, et qu'ils verront l'avènement du Messie en sa personne. » Faut-il alors admettre qu'il vient pour prononcer leur châtement ? Serait-ce que leur bénédiction n'est qu'un cri de rage impuissante ? On l'a soutenu, mais cela est tellement invraisemblable que M. Loisy conclut lui aussi à la conversion : « La conversion des Juifs, sans être involontaire, sera comme nécessitée par la manifestation de la gloire messianique. » On peut dire sans exagérer que cette conversion comme nécessitée par la gloire du Messie est contraire à toute la doctrine évangélique. Pourquoi admettre une chose aussi étrange ? C'est, dit-on, que le texte est formel : « On ne peut pas dire que l'avènement du Messie soit subordonné à la conversion des Juifs, car l'acclamation messianique ne peut se rendre qu'au Messie présent et suit par conséquent la manifestation glorieuse du Fils de Dieu. » Cela est convaincant si on prend le texte servilement à la lettre, non si on l'interprète comme une citation qui exprime une situation générale. Les Juifs ont mérité de ne plus voir Jésus, puisqu'ils ont repoussé ses avances. Ils seront châtiés et ne le verront de nouveau que s'ils le reconnaissent pour le Messie. C'est le sens de « celui qui vient » dans le message de Jean-Baptiste (Mt 11, 3). L'acclamation signifie seulement : Béni soit le Messie, béni soit celui que les bâtisseurs ont rejeté et qui est devenu la pierre angulaire. Les termes ne doivent pas être pris dans un sens trop rigoureusement littéral, parce qu'ils sont une citation, parce que ce sens contredirait la syntaxe grammaticale, parce qu'il serait en opposition avec tout ce que nous savons par ailleurs du grand avènement, de la parousie. Le grand avènement sera précédé, il est vrai, de certains signes, mais propres à glacer d'effroi ceux qui n'ont pas encore espéré en Jésus. Quant à l'avènement lui-même, il sera soudain. Ce sera trop tard alors pour ouvrir les yeux. Ceux qui reconnaîtront le Christ à cette heure n'auront qu'à regretter de ne l'avoir pas connu plus tôt. Les vierges mêmes qui l'attendaient seront exclues. Loin de convertir personne, il fixera la destinée de chacun selon ses dispositions antérieures. L'un sera pris, l'autre sera laissé. Ne serait-ce pas une contradiction invraisemblable que de figurer l'avènement comme le salut pour ceux auxquels le châtement lui-même n'aurait pas ouvert les yeux ?

La conversion ne peut donc suivre la parousie, puisque, à la parousie du Christ, il est trop tard pour le bénir utilement, si on ne l'a déjà reconnu auparavant. Antérieure à la parousie, à quelle époque se produira-t-elle ? C'est ce que Jésus ne dit pas.

M. Loisy a raison d'écrire : « Il ne s'agit pas de la conversion des Juifs, qui serait prévue pour une époque très éloignée avant la fin du monde »²⁴, car il n'est point ici question d'une époque très éloignée.

Mais il n'est pas non plus question d'une parousie « très prochaine ». Jésus, il est vrai, dit à ceux auxquels il s'adresse : « Vous ne me verrez plus désormais, que vous ne disiez... » ; mais il leur parle aussi du sang de Zacharie : « que vous avez répandu ». C'est tout le judaïsme historique qui est visé. C'est lui qui a commis les crimes, c'est lui qui en recevra le châtement, c'est lui qui reconnaîtra le Messie. Quand ? C'est le secret du Père. Le châtement est fixé pour la génération présente. La conversion est dans l'horizon qui suit, mais sans date, et ne peut-on pas la regarder comme un événement indéfini ? Aussi bien le Sauveur ne parle pas ici très affirmativement du moment de sa venue comme dans les textes parousiaques ; il dit seulement qu'on ne le verra plus, et qu'après on l'acclamera comme le Messie. Tout le passage, à cause de certaines retouches, des divergences entre Luc et Matthieu, de la citation probable d'un texte prophétique ou apocalyptique, ne permet pas de restaurer exactement les paroles mêmes prononcées par Jésus. On peut conclure avec M. Loisy : « La citation prophétique, si l'on fait abstraction des retouches rédactionnelles, pourrait s'expliquer dans la bouche de Jésus. Supposé qu'elle vienne seulement du rédacteur, elle doit traduire néanmoins assez fidèlement la pensée du Sauveur, qui a reproché aux Juifs leurs infidélités passées et qui a fait valoir sa propre mission comme le dernier appel de la bonté divine avant la punition réclamée par la justice. »²⁵ Mais quand le même savant ajoute : « Le Christ ne parlait pas de sa mort : prenant congé de ses auditeurs, il les ajournait, sans autre explication, à son prochain avènement dans la gloire »²⁶, il précise trop la mystérieuse réalité du texte. On peut tout aussi bien entendre le texte de la résurrection et des premières conversions juives ; on ne peut pas l'appliquer à la parousie définitive dont les caractères sont tout différents ; le plus vraisemblable est qu'il annonce, pour une époque incertaine, la conversion de la nation juive, et c'est probablement sur ces paroles, ou d'autres semblables retenues par la tradition, que saint Paul fondait son espérance assurée (Rm 11, 25 s.)²⁷.

MATTHIEU 26. ²⁹ Je vous le dis, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai avec vous, nouveau, dans le royaume de mon Père.

MARC 14. ²⁵ En vérité je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu.

²⁴ *Morceaux d'exégèse*, p. 213.

²⁵ *Morceaux d'exégèse*, p. 216.

²⁶ *Eod. loc.*

²⁷ Est-ce pour cela que Luc a accentué la certitude de la conversion ?

LUC 22. ¹⁶ Car, je vous le dis, je ne la mangerai plus²⁸ jusqu'à ce qu'elle soit dans sa perfection dans le royaume de Dieu²⁹... ²⁸ Car, je vous le dis, je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu.

D'après le premier évangéliste, il s'agit du royaume du Père, c'est-à-dire du ciel. Jésus s'attend à mourir. Après sa mort, il entrera dans le royaume de son Père. Ses disciples l'y rejoindront, et là, mais là seulement, ils pourront goûter ensemble du fruit de la vigne. Le mot « nouveau » avertit de ne point prendre cette boisson trop à la lettre. Le vin y sera « nouveau » comme tout le reste, car il s'agit là d'un état nouveau, où tout aura une qualité supérieure. « Nouveau » est presque ici dans le sens de spirituel. Cependant une véritable boisson n'est pas exclue, pourvu qu'on n'y attache aucun sens bas. Ce texte rentre donc, chez saint Matthieu, dans la catégorie des textes eschatologiques, où le royaume de Dieu est absolument transcendant ; mais il ne préjuge rien du temps où on y entrera ; les disciples y rejoindront leur maître, on ne sait pas quand.

Le texte de Marc a probablement le même sens ; du moins rien n'autorise à lui en donner un autre.

Et cela paraît aussi le sens du premier texte de Luc (22, 16), à le juger séparément. La Pâque qui se célèbre ici-bas n'est qu'une image de la Pâque céleste. C'est dans le royaume de Dieu que la Pâque a toute sa réalité. Cette réalité demeure d'ailleurs dans le mystère... Le second texte (verset 18) introduit une modalité différente. Luc savait qu'après sa résurrection Jésus a mangé avec ses disciples (Lc 24, 42 s.). Il est très invraisemblable que ce rapprochement ait échappé à un écrivain si soucieux d'écrire avec ordre. Lors donc que Jésus déclare qu'il ne boira plus de vin avant que le règne de Dieu ne vienne, cet avènement du règne ne peut guère s'entendre que de sa résurrection. La résurrection ouvre ici une phase nouvelle, le règne de Dieu, sans qu'il soit question d'un autre avènement fulgurant, encore moins de la fin du monde.

Le sens du second verset doit-il réagir sur le premier, à interpréter dès lors du règne de Dieu sur terre après la mort du Christ ? Cela demeure douteux ; la nuance est peut-être volontaire. Peut-être aussi résulte-t-elle de ce que, dans le premier verset, Luc est resté plus fidèle au texte de ses sources, qu'il aura interprété dans le second.

²⁸ La Pâque.

²⁹ Bible de Crampon, très bien pour le sens : « jusqu'à la Pâque parfaite, célébrée dans le royaume de Dieu ».

MATTHIEU 26. ⁶³ Or Jésus se tut : Et le grand-prêtre lui dit : Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. ⁶⁴ Jésus lui dit : Tu l'as dit. D'ailleurs, je vous le dis, désormais vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel.

MARC 14. ⁶¹ Or il se tut et ne répondit rien. Le grand-prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : Es-tu le Christ, le Fils du béni ? ⁶² Jésus dit : Je le suis, et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant avec les nuées du ciel.

LUC 23. ⁶⁶ ... et ils le conduisirent dans le sanhédrin, ⁶⁷ disant : Si tu es le Christ, dis-le nous. Il leur dit : Si je vous le dis, vous ne croirez pas, ⁶⁸ et si j'interroge, vous ne répondrez pas. ⁶⁹ Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. ⁷⁰ Ils dirent tous : Tu es donc le Fils de Dieu ? Il leur dit : Vous dites que je le suis.

Entre Matthieu et Marc d'une part et Luc de l'autre, les divergences sont assez sensibles. Chez les deux premiers il n'y a qu'une question qui englobe à la fois la qualité de Messie et celle de Fils de Dieu ; Jésus répond par une déclaration regardée comme affirmative sur les deux points.

Dans Luc, on demande à Jésus s'il est le Messie, et il répond qu'il sera assis à la droite de la puissance de Dieu. On en conclut qu'il se dit Fils de Dieu, et il le reconnaît.

La divergence porte sur deux points : l'allusion à Daniel, l'ordre des questions.

Dans Marc et Matthieu la citation de Daniel est presque littérale, Mc : [citation en grec]. Dans Dn. 7, 13³⁰ : [citation en grec]. Dans Luc : [citation en grec].

Luc paraît surtout insister sur la session à la droite de Dieu – la puissance de Dieu n'étant qu'une formule pour éviter un anthropomorphisme trop cru –, trait qui se trouve aussi dans Marc, Matthieu, mais qui au premier abord paraît absent de Daniel, et qu'on va chercher dans le Ps 110, 1 : *Sede a dextris meis*. En réalité cependant cette session résolvait précisément l'énigme proposée par la vision de Daniel. Dans Daniel (7, 9), on apportait des trônes, avant l'apparition mystérieuse « comme un homme », et la question se posait pour les Juifs de savoir si – un de ces trônes étant destiné à Dieu – un autre était réservé au Messie pour s'asseoir à côté de lui ? On sait que R. Aqiba n'hésita pas à répondre par l'affirmative. Mais José le Galiléen le reprit fortement : « Aqiba, jusques à quand profaneras-tu la Gloire »³¹ ?

³⁰ Traduction dite de Théodotion.

³¹ [une phrase en hébreu] *Chagiga*, 14 a, cité par Bacher, *Die Agada der Tannaiten*, I, p. 355, note 2.

Cette préoccupation des Juifs connue, rien de plus clair et de plus logique que l'ordre de Luc. Dans Marc et dans Matthieu, le grand-prêtre est censé savoir que le Messie et le Fils de Dieu sont une même chose. À tout le moins on pouvait supposer que quelqu'un prît le titre de Messie sans revendiquer la qualité de Fils de Dieu. Il fallait donc demander d'abord à l'inculpé s'il prenait le titre de Messie. Jésus répond affirmativement, et de manière à faire comprendre que ce Messie doit s'asseoir à la droite de Dieu, sur le même rang que lui. C'était, dans les idées des rabbins, une profanation formelle de sa Gloire, c'était se dire égal à Dieu. La question suivante du grand-prêtre ne pouvait être : Tu es donc Dieu, ce qui lui eût paru un blasphème, mais, en employant une expression adoucie : Tu es donc le Fils de Dieu ?

Or on savait déjà, par la première réponse, que ce terme ne pouvait plus être interprété bénignement dans le sens d'un homme cher à Dieu. Aussitôt que Jésus a répondu affirmativement, sa cause est entendue.

Il est difficile d'admettre que Luc, sans autre source que Marc, ait restitué de lui-même un ordre aussi vraisemblable. La vraisemblance est ici une garantie du vrai. Luc suit la tradition la plus exacte ; les autres ont bloqué.

Mais s'il a certainement raison quant à l'ordre juridique, on peut se demander si Marc et Matthieu n'ont pas mieux conservé la couleur primitive de la réponse de Jésus, Luc l'ayant dépouillée, pour ses lecteurs gentils, de son caractère strict de citation biblique ?

Il se peut, et nous inclinons vers cette solution. Mais si on reconnaît comme primitif le texte le plus semblable à Daniel, c'est aussi une raison de l'interpréter dans le sens de Daniel, c'est-à-dire dans le sens symbolique. Que certains lecteurs modernes soient épris de littéralité, c'est ce que constate l'histoire de l'exégèse, mais, quand il s'agit de la première génération chrétienne, il est permis de préférer l'interprétation de Luc à la leur.

Si Luc n'a pas conservé le texte primitif, il a du moins prétendu le traduire, il nous transmet fidèlement la manière dont on l'entendait de son temps.

Jésus n'a rien affirmé, par les paroles de Daniel, sinon qu'il était le Messie annoncé obscurément par Daniel, et qu'il était un Messie ayant droit à s'asseoir à la droite de Dieu, ce que Daniel avait tout à fait laissé dans

l'ombre. Il n'a pas annoncé aux sanhédrites que le ciel s'ouvrirait pour eux afin qu'ils pussent contempler le Fils de l'homme dans sa gloire.

D'autant qu'ici il n'est pas question de quelques personnes de la génération contemporaine, mais de tous les sanhédrites, et d'eux spécialement. Marc et Matthieu ont-ils pensé que cette apparition s'était produite ?

Évidemment non ! Alors comment en auraient-ils placé l'annonce dans la bouche de Jésus ? Le terme « vous verrez » ne signifie pas toujours « vous verrez de vos yeux » ; il est quelquefois synonyme de savoir³², d'éprouver³³. Il y avait d'ailleurs ici une raison spéciale de l'employer. Jésus rappelle une apparition exposée comme un tableau aux yeux du voyant : le mot ὄψεσθε remplace très naturellement ἰδοῦ cela est du style apocalyptique, très bien traduit par Luc ἔσται en style ordinaire. Si Luc a bien compris, on ne voit pas pourquoi Marc et Matthieu auraient été dupes d'un littéralisme outré ? Et pourquoi Jésus lui-même n'aurait-il pas pris Daniel, auquel il faisait allusion, dans son sens réel, transparent sous le symbole³⁴ ? Lorsque le premier et le plus grand maître de l'Apocalypse juive dépeint la venue du Fils de l'homme sur les nuées, il n'annonce pas plus la venue d'un être humain sur de vrais nuages qu'il ne se représente les empires dans leur réalité comme des bêtes. Lors même que l'homme mystérieux sera plus complètement identifié avec le Messie, comme dans le quatrième livre d'Esdras, le voyant lui conservera son caractère symbolique. Esdras ne s'attend pas plus à cette apparition prodigieuse qu'à voir dans les airs un aigle à trois têtes. Jésus a pu de même insister sur l'application du texte à sa personne sans que tous les éléments du texte soient pris à la lettre.

C'est ainsi que les sanhédrites l'ont compris. Ils ont vu dans sa réponse non la promesse d'une manifestation miraculeuse, dont ils auraient peut-être ri, mais une déclaration de principe, et c'est pourquoi ils l'ont condamné. De la comparaison des synoptiques il résulte que Jésus a affirmé devant le Sanhédrin sa qualité de Messie et de Fils de Dieu, et annoncé le début prochain de sa glorification comme tel. Non seulement il n'y avait pas là de prédiction fautive, mais tous les chrétiens ont cru parce que les Apôtres ont été les témoins de cette glorification.

Jérusalem.

www.mj-lagrange.org

³² Dt 28, 10 [une phrase en grec] et Gn 37, 20.

³³ Ps 48 (49) [trois mot en grec]. Ps 88 (89) [trois mots en grec].

³⁴ Cf. *RB* 1904, p. 507.